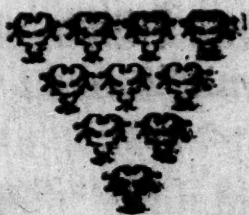


L'OPTIQUE
OU
LE CHINOIS,
A MEMPHIS.

Essais traduits de l'Egyptien
PREMIERE PARTIE.



A LONDRES.

Chez MARC-MICHEL REY,
Libraire.

M. DCC. LXIII.

L. B. T. I. O. U. E.

OU

LE CHIMOLIS

A. M. P. H. I. S.

P. R. E. S. I. D. E. P. A. R. T. I. E.

46
7 13
960



C. R. E. M. A. C. H. I. M. O. L. I. S.

M. D. C. C. L. X. I. I. I.

PREFACE.

ON ne ſçauroit fixer précifément le tems auquel cet Ouvrage fut fait, ni ſçavoir au juſte comment il a percé les tems les plus reculés pour parvenir juſqu'à nous. Le nom de ſon Auteur nous eſt abſolument inconnu. Quelques Ecrivains contemporains aſſurent ſeulement qu'il fut compoſé pour amuſer les loifirs de l'Empereur Phalaris qui ſe déſennuyoit à faire griller des victimes humaines dans un taureau d'airain. Quelques gens ont prétendu trouver dans cet Ouvrage quelque analogie avec notre ſiècle; cela ceſſera de paroître étonnant lorsqu'on fera réflexion que l'eſprit humain ſe reſſemble dans tous les tems, & que les fortifès des hommes qui ne different que

iv P R E F A C E.

par la forme, sont par-tout les mêmes pour le fond.

Comme je ne suis que le traducteur de cet Ouvrage, j'exhorte mes Lecteurs à croire qu'il vaut infiniment mieux dans l'original que dans ma traduction. J'avertis avec sincérité que je n'ai pu en rendre toutes les beautés, & que les défauts que l'on y trouvera sont de moi.

Cet Ouvrage étoit d'une très-longue étendue, je n'ai osé risquer que cet essai pour me conformer au goût du public, surtout à celui des femmes qui en font la belle moitié, & que l'énormité d'un *in-folio* a droit d'effrayer. Si cette esquisse leur plaît, ce sera pour moi un encouragement à leur donner le reste. Quel motif plus intéressant que de contribuer aux plaisirs de celles à qui nous devons tous les nôtres.



L'OPTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

*QUEL personnage étoit Ismaëb.
Comment il est enlevé par des Griffons.
Rencontre qu'il fait d'un Sorcier.*

SOUS le règne de Nécas,
du tems qu'une troupe de
Mages du fond de l'Assy-
rie répandus sur le reste de la terre,
étoit venu fonder un beau Collège à
Memphis, quelques-uns d'entr'eux,
pour la plus grande gloire d'Orof-
made, s'occupoient alors à passer les

A

mers, pour aller prouver aux Chinois que Confucius étoit un sot, & que toute leur Nation n'avoit pas le sens commun.

Il vivoit dans la Chine, en cetems-là, un jeune homme nommé *Ismazeb*, lequel ayant perdu de bonne heure ses parens, s'étoit adonné à l'étude de la philosophie & des belles-lettres. Il n'étoit point vain comme le sont la plupart de ceux qui cultivent ces arts, & il se convainquit facilement que des gens venus de si loin pour l'instruire, devoient être nécessairement beaucoup plus sçavans que lui.

Ismazeb étoit amoureux d'une jeune Chinoise qui se nommoit *Nadine*, & à laquelle l'hymen devoit bien-tôt l'unir. Il fit un jour un rêve épouvantable : il songea qu'étant dans le Temple, au pied de l'Autel, où il alloit donner la main à *Nadine*, deux Grifs

sons noirs comme de l'encre s'en-
voient, & qu'ils le transportoient
dans un pays inconnu, où tous les
habitans chantoient au lieu de par-
ler, dansoient au lieu de marcher,
& avoient un masque sur le visage.
Bientôt il remarqua un vieillard qui
lui fit voir une petite clef de diamant,
avec laquelle il ouvroit une porte que
chaque habitant avoit au cœur; mais
il ne vit que des hommes frivoles &
corrompus. Nadine alors lui apparut
au milieu de ce peuple. Le vieillard
lui ayant fait la même ouverture
qu'aux autres, avec quelle joie le
Chinois ne remarqua-t-il pas com-
bien elle différoit du reste de ces
habitans: il l'embrassa avec trans-
port. Tout le peuple disparut; & sou-
dain il vit s'élever un Autel, où ils
se donnerent leur foi réciproque-
ment.

Que signifie ce songe, disoit-il.

L'OTRIQUE

mazeb : lorsqu'il fut réveillé ? Est-ce un présage des traverses par lesquelles il me faut passer pour arriver à la possession de Nadine ? Un instant après il se consolait, en pensant au peu de foi que l'on doit ajouter aux songes. Mais, quoi qu'il pût faire, ces maudits Griffons lui revenoient toujours dans la mémoire.

Il se promenoit un jour sur le rivage de la mer, près de la demeure de Nadine, à laquelle il devoit être uni le lendemain, lorsque deux Magies qui s'y promenoient aussi, l'enlevèrent, en l'assurant que c'étoit pour son bien, & le conduisirent avec beaucoup de politesses à un vaisseau prêt à faire voile pour Memphis, sans autre but que d'emporter avec eux quelque rareté de la Chine, & de l'emmener dans leur pays comme un animal singulier venu des pays lointains.

Voilà une partie de mon songe expliquée, s'écria Ismazed, en entrant dans le vaisseau, & voilà les Griffons trouvés. Pendant la route il perçoit l'air de ses cris. Les Mages entreprirent de lui prouver qu'il devoit se consoler. Cette fois leurs preuves furent sans effet; & il leur disoit : Messieurs, je vous crois fort éloquens; mais vous ne me persuaderez jamais que deux Mages Egyptiens puissent valoir ma Nadine.

Lorsqu'il fut arrivé à Memphis, dans la maison de ses conducteurs, on lui dit qu'on alloit lui apprendre en neuf ou dix ans quelques mots de Latin & de Grec, pour l'instruire à sçavoir se présenter dans les sociétés Egyptiennes.

Un jour qu'il avoit mal compris une règle de Jean Despautere, qu'on lui avoit mal expliquée, son Professeur lui prouva qu'il falloit rece-

voir le fouet. Ismazed lui demanda à quoi bon cette cérémonie, & comment il se pouvoit faire que quelques coups appliqués sur les fesses fissent entrer dans la tête ce que l'habileté d'un Professeur n'avoit pu y inculquer. On lui répondit que depuis 400 ans cela se pratiquoit ainsi. Ismazed n'eut rien à répliquer à cette preuve : mais après la cérémonie, il fut très-étonné de n'en pas comprendre la règle plus aisément.

Pour la première fois le desir d'être instruit lui manqua : il résolut de quitter ses Maîtres, & il s'évada de leur maison. Je ne veux point rester, disoit-il, dans un lieu où la science se communique par une voie si flétrissante & si douloureuse.

Quand il fut au milieu des rues, il vit que tout le monde rioit & s'assembloit autour de lui. Cette Nation, dit-il, me paroît gaie ; la gaieté est

L'OPTIQUE.

une suite de la paix de l'ame, & cette paix est le symbole des vertus : on m'a vanté la politesse de ce peuple envers les Etrangers, & il s'assemble probablement autour de moi pour m'offrir l'hospitalité.

Ismaïel qui seavoit la Langue Egyptienne, aécosta parmi ce peuple un homme dont la riche parure lui fit juger qu'il étoit d'un rang & d'un état supérieur à ceux qui l'entouroient ; & l'ayant pris par la main, il lui proposa de le recevoir en qualité d'hôte chez lui.

L'Egyptien qui n'entendoit pas parler d'argent, fit observer cette clause à Ismaïel ; il ajouta que le temps étoit dur, & qu'il étoit chargé d'enfans. Ensuite il tourna le dos au Chinois ; & rencontrant le char d'une des plus célèbres Actrices de Memphis, il la pria d'entrer dans une bou-

tique, où il lui acheta pour vingt mille francs de colifichets.

Ismaze, étonné aborda un autre Egyptien, & lui dit: Je suis à présent fort en peine de savoir de qui rit ce peuple. Il rit de vous, lui repliqua-t-il brusquement; & ce même homme lui tourna encore le dos.

Jusques ici, dit Ismaze en lui-même, je ne vois pas encore de grandes marques de cette politesse qu'on m'avoit vantée chez les Egyptiens. Cependant animé du desir de se débarrasser de la foule, il résolut de troquer une chaîne d'or qu'il avoit dans sa poche, contre un habit Egyptien. En changeant de vêtement, ajouta-t-il, il est bien vrai que je ne pourrai changer ma figure, qui ne me paroît pas construite comme la plupart de celles de ce peuple; mais il faut convenir aussi que parmi les têtes

de cette Nation, j'en ai remarqué qui ne différoient pas trop de la mienne; & certainement je ne serai pas dans ce Pays la seule figure Chinoise coëffée d'un Castor à l'Egyptienne.

Ismazeb ayant conclu son marché avec un Fripier, pour son habillement, continuoit son chemin en pensant à Nadine, & en se souvenant de tems en tems qu'il n'avoit point dîné, & qu'il n'avoit point d'argent; lorsqu'au milieu d'une rue un spectacle assez singulier attira son attention.

Il vit un petit homme vêtu d'un petit habit, coëffé d'un petit bonnet, lequel une troupe d'Esclaves balottoit & se renvoyoit réciproquement. Il étoit couvert de boue; son vêtement étoit en lambeaux; il n'avoit qu'un soulier & demi, & que la moitié d'un bas: dans cet état, il crioit grace, avec des grimaces effroyables. Ismazeb demanda aux assistans qui

entouroient avec avidité ce spectacle, quel étoit cet homme, & pour-quoi on le maltraitoit ainsi? C'est, lui dit-on, un Sorcier. Celui-ci a fait pacte à coup sûr avec le Diable; car on prétend qu'il devine tout ce qu'on a dans l'ame. Le Publicain à qui appartient ce Palais, sur la réputation qu'a cet homme d'être Sorcier, l'a fait venir chez lui par curiosité. Le Traitant ayant exigé de lui en présence d'une grande assemblée, qu'il lui dît sa bonne aventure, le Sorcier s'en est défendu long-tems avec instance: le Publicain en a pris droit de douter de la vérité de son art. Alors le petit homme pressé, a enfin déclaré au Traitant qu'ent'autres aventures, il avoit manqué d'être pendu pour avoir volé une caisse, n'étant encore que Directeur. A ces mots, l'homme de Finance outré de courroux, a rougi, & a traité cet homme

L'OPTIQUE.

d'imposteur, & l'a fait chasser par ses Esclaves. Quelques plaisants n'ont pas manqué d'ajouter que ce Publicain eût été moins en colere, s'il n'y eût pas eu quelque chose de vrai dans le fait.

Isfazeb, qui, tout Chinois qu'il étoit, avoit les mœurs douces, & étoit la bonté même, résolut de sauver cet homme des mains de cette populace acharnée. D'ailleurs, quoiqu'il eût lu les Livres du Pere Calmet sur les Vampirs, & quelques Arrêts du Parlement de Rouen contre quelques Magiciens, il ne croyoit nullement aux Sorciers. Il commença à parler aux Esclaves avec autant de politesse qu'un Chinois civilisé en peut mettre dans ses discours. Mais il fut bien surpris lorsque son zèle, au lieu de produire l'effet qu'il en avoit attendu, pensa lui être fatal; & bientôt il se vit obligé lui-même de se défendre, dans

la crainte de partager le sort de celui qu'il vouloit sauver. Alors ne croyant pas qu'il lui fût permis de se servir de l'épée qu'il portoit contre d'autres hommes que les ennemis du Prince, il ne se souvint pas même qu'il en avoit une. Il pensoit que ce seroit faire insulte à la nature, que de se servir d'autres armes que celles qu'elle a données à tous les hommes, non pour attaquer, mais pour se défendre. Comme il étoit robuste, il se mêla parmi les aggresseurs : la rapidité de ses coups mit le désordre parmi eux ; ils avoient attaqué lâchement, & s'enfuirent de même.

O mon frere, dit le Sorcier en langue Chinoise à Ismazel & en l'embrassant, puisse la belle Nadine qui vous est chere, & à qui vous avez été enlevé, vous récompenser un jour du service que vous venez de me rendre ! Puissiez-vous la retrouver tou-

jours tendre & fidelle, & puisse bien-
tôt l'amour vous rejoindre pour vous
unir à jamais !

Eh ! d'où sçavez-vous, s'il vous
plaît, lui répondit Ismazed, en re-
culant quatre pas, les particularités
de mon amour avec Nadine ? Etes-
vous né parmi nous ? Encore n'y a-
t-il que Nadine au monde qui soit
informée de l'ardeur que j'ai pour
elle.

Non je ne suis point Chinois, re-
prit le petit homme ; je n'ai même
jamais été dans ces contrées aussi an-
ciennes que le monde, & célèbres
à jamais par la sagesse de leurs con-
stitutions.

En ce cas-là, s'écria Ismazed ;
malgré ma répugnance à croire aux
Sorcières, je commence à croire que
vous en êtes un.

Détrompez-vous encore ; c'est le
propre des hommes que de chercher

des enveloppes | naturelles à ce
qu'ils ne comprennent point.

Eh ! qui diable êtes-vous donc,
repartit Ismazel ? Je n'ai point de
secrêts pour mon libérateur, dit le
petit homme : suivez-moi seulement,
& vous en ferez bientôt instruit. Le
Chinois le suivit, & se dit en lui-
même, s'il est vrai que cet homme
ait tant de secrets admirables, il pourra
peut-être m'en procurer un pour re-
couvrir Nadine.



CHAPITRE II.

*QUE L'homme étoit le Sorcier. Quel
repas Ismazel fait avec lui. Etrange
secrèt que le Magicien lui découvre,
& ce qui s'ensuit.*

ISMAZEL arriva dans une petite rue, à une petite maison où étoit la demeure du petit homme : cette maison, en récompense, étoit aussi haute qu'elle étoit étroite. Quand ils eurent atteint le septième étage, le Sorcier lui dit : consolez-vous, nous n'en avons plus qu'un à monter. Parbleu, c'est bien assez, lui répondit le Chinois ; cette demeure éthérée ne me paroît propre qu'à servir de logement à un Astrologue ; & je reconnois actuellement que vous en êtes un.

Point du tout, lui répondit le petit homme, vous vous trompez encore. Je regarde avec raison l'astrologie comme une chimere. J'ai fait mon étude de la sagesse; ainsi ne vous étonnez plus si je suis pauvre.

Vous me surprenez encore davantage, lui dit Ismazed; la pauvreté ne m'a jamais semblé devoir être l'attribut de la sagesse; au contraire, nos sages de la Chine sont tous riches & puissans.

Chaque Pays a ses coutumes, reprit le petit homme: on honore les sages à Pekin; ailleurs on se contente de ne les pas connoître; on les brûle en quelques Pays, & l'on les jette à Memphis.

Voilà des mœurs bien étranges, repartit le Chinois: le peu de cas qu'on fait ici de la sagesse, ne me donne pas grande opinion de toutes

les têtes du reste de cette Nation.

En parlant ainsi, ils entrèrent dans le logement du Philosophe : la porte en étoit si basse, qu'elle ressembloit à celle que François I. fit construire étant prisonnier ; le réduit n'étoit éclairé que d'une étroite lucarne qui lui communiquoit une clarté foible & lugubre ; il n'avoit que six pieds en quarré, & ne contenoit pour tout meuble, qu'une table triangulaire, usée de vétusté, quelques sphères & globes délabrés, & une natte qui servoit de lit au Philosophe.

Le Sage ayant appris du Chinois qu'il n'avoit point dîné, lui offrit quelques croutes de pain trempées dans de l'eau, en s'excusant de n'avoir pas une bouteille de vin à lui donner, pour réparer la disette de ce repas. Ismazel lui demanda d'un air surpris, vous buvez donc quelquefois du vin ?

B

18 L'OPTIQUE.

Je croyois qu'un Sage étoit ennemi de cette liqueur. Point du tout, lui répondit le Philosophe; le vin pris modérément égaye l'ame, fortifie les ressorts du corps, & mieux que Sénèque souvent console les chagrins des hommes, & les convertit en joie; & je ne sçaurois trop m'étonner de l'usage des gens de qualité de Memphis, qui n'ont cessé de s'enyvrer dans des parties de débauche, que pour boire de l'eau à de tristes & rapides repas: comme si les hommes ne pouvoient corriger un excès que par un autre, & qu'il leur fût impossible d'user sagement des dons de la nature.

Après le dîner, le Sage dit à Ismazel, je m'appelle Hibraïm, & suis Juif de nation: il est tems de vous instruire des causes qui me font passer pour Sorcier, en vous

détournant le trésor dont, malgré ma pauvreté, je suis possesseur. Le Chinois qui s'étonnoit aisément, parut encore surpris à ces mots, & ne pouvoit concilier un trésor avec le dîner qu'il venoit de faire.

Alors Hibrain ouvrit un petit coffre de chêne, & en tira un verre de figure plate & circulaire, & qui s'enchâssoit en forme de lorgnette. Voilà, lui dit-il, mon trésor : ce verre fut jadis composé par Archimède, qui avoit le secret de brûler une flotte par la réfraction concentrée des rayons du soleil, d'enlever les plus gros vaisseaux par le secours d'une simple machine, & de rendre enfin le verre malléable.

Tous ces grands secrets se sont perdus à sa mort : ce verre fut trouvé cent ans après parmi des débris au milieu desquels il s'étoit conservé avec une inscription grecque au tour,

qui en désignoit l'usage & les propriétés; on y lisoit ces mots :

Πύξιν Κατὰ ἴσιν.

L'Optique du Cœur.

Ce verre passa de mains en mains jusqu'au grand Hermès, qui le tenoit de Zoroastre, qui le conserva jusqu'à sa mort. Je l'achetai d'un de ses descendans, avec plusieurs raretés dont il ignoroit l'usage. Ce verre miraculeux est construit avec un tel art, qu'on découvre, par son secours, les replis les plus secrets de l'ame à travers l'enveloppe grossiere du corps. C'étoit un des principaux points des systèmes d'Archimede que les yeux sont les fenêtres de l'ame, & qu'elle voit autant par eux, qu'elle est vue, selon que le cristalin ou le corps vitré sont plus ou moins transparens. Ce plus ou moins de transparence n'est autre chose que ce que les ignorans appel-

lent vues longues ou vues courtes.

Il est des vues extraordinairement perçantes, ainsi qu'il en est de fort courtes. Le fameux Apollonius découvroit à mille pas une mouche sur le bonnet de son Disciple.

Le grand Anaximen voyageant en Syrie, découvrit le Juif Ismaël fraîchement assassiné, enterré sur le bord de l'Euphrate à six pieds de profondeur. Beros, l'un des Prêtres de Belus, avoit la vue si perçante, qu'il appercevoit une mine à travers dix pieds de terre. Il découvrit un jour sous le chemin qui conduit à Ecbatane, six barrils pleins de pièces d'or & d'argent, enfermés dans une grande pierre creuse à plus de douze pieds de profondeur. Il est à présumer que l'ame de ces hommes étoit moins ofusquée par la crasse des corps vitrés & des cristallins, que celle des autres hommes; & il n'y a point à douter,

lorsque notre ame sera dégagée des liens de la matiere, que, comme une intelligence à qui tout est possible, elle ne voye de part en part à travers notre globe, ainsi qu'à travers un verre.

Archimede sentit le premier, d'après ce principe, qu'en suppléant à la foiblesse de ces cristallins ou de ces corps transparens, il seroit aisé non-seulement de substituer plus de clarté à l'ame, mais encore d'en rendre les fonctions visibles par cette même transparence.

Cette lorgnette, continua Ibrahim, vous convaincra de cette vérité. Après en avoir fait l'expérience sur tous les peuples divers que j'ai connus dans mes voyages, j'ai reconnu que par-tout les hommes étoient les mêmes sous des enveloppes différentes.

J'ai vu qu'en général ils étoient

moins méchans que foibles, & moins faux que ridicules, plus entêtés que ſçavans, jouets de l'opinion, plus vains qu'infensés, & plus aveugles qu'ignorans. J'ai vu qu'ils péchoient tous par un défaut de principes qui leur cachoit le véritable point de vue des choses humaines; qu'ils s'égaroient volontairement, & qu'ils erroient par défaut d'optique.

Je ne ſuis point venu pour chercher des vices chez les Egyptiens: le peu de ſéjour que j'ai déjà fait chez eux, m'a appris que c'eſt le peuple qui en a le moins. Par la même raiſon, je crois que les grandes vertus doivent être rares chez lui: les paſſions vives chez une nation ſuppoſent la grandeur des vices avec celle des vertus; & l'Egyptien, le plus doux de tous les Peuples, eſt celui de tous qui a le moins de paſſions: mais en revanche j'ai remarqué qu'il ſ'en dédommage par les ridicules.

Ibrahim remarqua qu'Ismaze, au lieu de l'écouter, étoit rêveur, & qu'il s'écrioit de tems en tems : O Nadine ! sçais-tu que je suis maintenant à deux mille lieues de toi , dans un Pays où j'ai reçu le fouet d'une façon honteuse, & où, sans cet honnête homme que j'ai rencontré, je courrois le risque aujourd'hui de ne point dîner ?

Le Sage, pour calmer la douleur d'Ismaze, lui proposa de la dissiper par le spectacle de quelque ame Egyptienne. Le Chinois goûta ces raisons. Ibrahim choisit la promenade qui étoit alors à la mode à Memphis, pour cet essai. Ils se placerent à couvert dans l'enclos qui précédoit une maison destinée aux rafraîchissemens ; & le Sage ayant braqué sa lorgnette sur la première ame qui se présenta, ils virent ce qui suit.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

*CH O S E S merveilleuses que voit Is-
mazel. Histoire singuliere d'une Da-
me Egyptienne, Premier essai de la
Lorgnette.*

LORSQU'ILS furent arrivés au
lieu où tout le monde se promenoit,
le Chinois dit à Ibrahim, à voir cet-
te foule de chars qui s'embarrassent
réciproquement, cette multitude in-
nombrable d'hommes à pied qui font
regorger la poussiere dans laquelle
ils paroissent comme ensevelis, ces
mascarades, qui de pas en pas assem-
blent des troupes d'esclaves, & fer-
ment le passage aux honnêtes gens;
à juger enfin par le concours de mon-
de que je remarque ici, il est à présumer
que vous m'avez conduit dans la plus

belle promenade de votre Ville. Cependant vous avouerai-je mon étonnement : je ne vois point ici ces belles distributions de jardins qu'on m'avoit tant vantées ; je ne vois ni ces cascades, ni ces statues, ni tous ces chef-d'œuvres de l'art, où l'on dit que votre Nation a surpassé toutes les autres ; je ne vois au contraire qu'une grande rue bordée d'arbres & de misérables cabanes dans lesquelles tout ce qu'il y a de plus vil dans cette Nation semble rassemblé, & qui bornent désagréablement la vue des trésors de la campagne. Je vous avouerai avec franchise que cette promenade ne répond point à l'idée que j'avois du goût de vos Egyptiens.

On ne vous a point trompé, lui répondit le Sage, en vous vantant nos chef-d'œuvres : nous avons plusieurs Palais où ils sont rassemblés par la main de plusieurs Princes ama-

tours des arts ; mais il seroit ignoble de s'y promener. Les Egyptienstrop accoutumés à la jouissance de ces arts qui font l'envie des autres Nations, sont des Sybarites qui s'endorment au sein de leur possession, & dont le goût énervé ne peut plus être réveillé que par des sensations bizarres.

Ismaze ne put s'empêcher en cet endroit d'interrompre Ibrahim, pour lui dire : d'où vient que la plupart de tous ceux que je vois ici sont vêtus de noir : votre Nation me paroît gaie, & cette couleur me semble peu analogue avec l'enjouement dont elle fait profession.

Elle n'est pas toujours vêtue ainsi, répondit Ibrahim ; cet usage ne se pratique que dans les deuils de Cour.

Mais il faut, reprit le Chinois, que vos Princes d'Egypte aient une quantité prodigieuse de parens, à juger par cette multitude qui s'empresse à porter leur deuil.

Non, repartit Ibrahim ; mais ce tribut est en usage parmi nous, depuis le premier jusqu'au dernier Citoyen, & nous ne sommes point surpris à Memphis de voir un Valet-de-chambre porter le deuil d'une tête couronnée avec laquelle il n'a jamais eu la moindre relation.

En parlant ainsi, le Chinois remarqua un homme vêtu d'un habit commun, qui, malgré des cheveux plats & sans poudre, annonçoit, sous la grossièreté de sa parure, un air de distinction, & lequel conduisoit dans un char léger & frêle un autre homme habillé superbement, mais dont la physionomie au contraire étoit basse & rampante. Expliquez - moi, dit-il à Ibrahim, le phénomène qui se passe devant mes yeux, & dites-moi quels sont ces deux hommes qui me semblent ainsi déplacés.

Le Cocher de ce char, lui répondit

dit Ibrahim, est un grand Seigneur en chenille, qui conduit son Valet-de-chambre par cette même bizarrerie de goût dont je viens de vous parler. Cette chenille est un habit moins simple que grotesque, sous lequel la plupart des Seigneurs Egyptiens aiment à se confondre avec la lie du peuple, tandis qu'à leur tour les fils d'Artisans affectent de se vêtir en grands Seigneurs, tant les hommes aiment à sortir de leur sphere, & craignent de paroître ce qu'ils sont.

Permettez que je vous interrompe, dit Ismazed au petit homme, pour vous faire part d'un de mes plus grands étonnemens; c'est de voir ici les femmes indistinctement mêlées avec les hommes: il faut donc que les Egyptiens aient une grande opinion de la sagesse de celles-ci, pour les laisser aller ainsi sur leur bonne foi.

Ils n'en font pas plus persuadés que d'autres , répondit Ibrahim : mais comme ils sont au moins plus polis , ils pensent ainsi s'assurer de la retenue de leurs femmes , en intéressant leur vanité par la liberté qu'ils leur laissent. Aussi assure-t-on qu'elles sont beaucoup plus esclaves des bienséances que les Persanes qu'on tient renfermées , & que , pourvû qu'elles remplissent une sorte d'égards qu'elle se font imposés envers le Public , il les dispense , après cela , volontiers du reste.

Vous sçavez sans doute à ce sujet cette histoire attribuée à un grand Seigneur de Memphis , nommé Iroc , lequel vivoit sous le règne précédent. Non , dit le Chinois , nous n'avons point oui parler de cet homme dans la Chine ; faites-moi la grace de m'apprendre qui il étoit. Ibrahim reprit : ce fut un homme célèbre par ses plai-

fanteries & par ses bonts mots. En ces cas, je ne dois point m'étonner, répartit Ismazed, si la réputation de ce Seigneur Egyptien n'a point passé les mers pour venir jusqu'à nous; car on a une aversion singulière dans la Chine pour cette espèce que vous nommez plaisans, & l'on y regarde généralement les bons mots comme une incontinence d'esprit & une maladie de jugement: mais cela ne m'empêchera point de prendre part à l'histoire de votre Egyptien, & de l'écouter avec plaisir.

Cette petite aventure, dit Ibrahim, vous prouvera, malgré la liberté que les Habitans du Nil laissent à leurs femmes, le peu d'opinion qu'ils ont de leur sagesse.

Il vivoit à la Cour de Memphis une Dame dont l'air contagieux qu'on y respire n'avoit point corrompu les mœurs. Elle étoit jolie sans le croire;

& sans être opulente, elle ne faisoit point de brigues pour devenir riche : elle n'essayoit de séduire aucun Ministre par l'artifice de ses charmes ; elle avoit un mari pour lequel toute la Cour voyoit avec étonnement sa tendresse. Cependant elle n'avoit point jugé à propos de se faire dévote pour paroître avoir un caractère : elle croyoit à l'amitié ; mais sous ce nom elle n'avoit point d'amans, quoique plusieurs lui rendissent hommage. Tout le monde disoit que cette femme-là n'étoit point faite pour être à la Cour ; & l'on étoit étonné qu'elle n'allât point s'enfouir dans une de ses terres.

Le Seigneur Iroc qui s'étoit persuadé avoir des raisons de ne point croire à la vertu des femmes, forma un jour le projet d'éprouver cette femme singulière.

Il fut chez elle : il la trouva abattue par la tristesse. Quel chagrin, lui

dit-il, peut obscurcir vos attraits ? Elle lui apprit que son époux venoit de perdre un procès de cent mille écus, parce qu'il n'avoit point été solliciter les Juges, & qu'il avoit oublié de laisser vingt-cinq louis sur le bureau du Secrétaire d'un de ses Rapporteurs. Elle ajouta que cette infortune la touchoit peu personnellement : elle ne plaignoit que son mari, à qui elle pensoit que cette disgrâce étoit plus sensible qu'à elle.

Iroc commença par la louer sur sa fermeté; ensuite il la loua avec adresse sur ses autres vertus, & finit par la louer sur ses charmes. Il vit qu'elle sourioit : oh, oh ! dit-il en lui-même, elle est femme dès que la louange lui plaît, & puisqu'elle est femme, elle se laissera vaincre.

Alors, il lui dit : votre malheur, Madame, n'est pas sans remède ; il est des amis qui se feront un mérite de

l'effacer. Je suis persuadée, lui répondit-elle, que j'en ai quelques-uns; mais je ne puis accepter ce que je ne suis point en état de rendre. Ce ne fera pas-là leur crainte, lui repliqua-t-il, & ce ne doit point être la vôtre: avec tant de charmes on n'a point à redouter d'être ingrate, & cent mille écus ne sont pas introuvables.

Mais elle entra, à ces mots, dans une furieuse colere: elle eut besoin de toute la politesse de la Cour pour ne pas dévisager Iroc; & sur le champ elle voulut se retirer.

Il l'arrêta. Je conçois, ajouta-t-il, que cent mille écus sont au-dessous de vos charmes. Alors il employa toute son adresse à lui faire agréer le double de cette somme.

La colere de la Dame sembla augmenter avec le doublement des cent mille écus: mais Iroc remarqua qu'elle ne parloit plus de se retirer.

Il rassembla de nouveau toutes les ressources de son éloquence, pour apprivoiser l'excessive délicatesse de cette Dame avec l'offre d'un million. Elle pleura, & se plaignit au Seigneur Egyptien de la mauvaise opinion qu'il avoit d'elle. Il en ajouta deux : elle ne répondit que par son silence, & s'écria ensuite à voix basse : ah, Troc, que vous êtes pressant ! ... Ces deux millions où sont-ils ?

A l'égard des deux millions, répliqua-t-il, je ne les ai pas ; mais j'ai trouvé ma P.....

Cependant, continua Ibrahim ; ne jugez point, par ce tableau, de la vertu des Egyptiennes : il y en a plus parmi elles que partout ailleurs ; & je suis même étonné qu'exposées sans cesse, par la facilité de nos usages, au danger de succomber, elles aient tant de force pour conserver une sagesse que les hommes s'empressent

continuellement de leur ravir, & qu'ils sont loin d'imiter.

Pendant qu'ils parloient, une petite Egyptienne maigre & vive, plus séduisante que jolie, plus brillante que fraîche, vint s'asseoir près d'eux, conduite par un gros homme dont la physionomie froide & flegmatique déceloit le caractère. Ils parlerent d'abord si bas, qu'il fut impossible d'entendre ce qu'ils disoient.

Voici le moment, dit le Chinois à Ibrahim, d'exercer votre lorgnette, & de me montrer comment les hommes péchent par défaut d'Optique. J'imagine que le spectacle de ces deux ames doit être assez plaisant pour un Chinois.

Cette femme, répondit le Sage, est avec son amant : elle lui fait maintenant des reproches amers ; ils sont à la veille d'une rupture : non qu'il soit infidèle ; l'habitude lui tient lieu

de goût; il lui en coûteroit trop pour changer; il est accoutumé aux défauts de cette femme; & comme il est persuadé qu'elles en ont toutes, il a un éloignement décidé pour le travail qu'il envisage à se faire aux défauts d'une nouvelle. Elle, de son côté, ne le croit susceptible d'inconstance, que parce qu'elle en a été elle-même coupable plus d'une fois depuis qu'ils sont liés. Une femme veut toujours juger un homme d'après elle-même. Il l'a prise par désœuvrement; il l'a gardée par paresse, & il la quittera par fatigue. Ils se feroient épargné mutuellement ce dénouement inévitable, si, en formant cet engagement, ils en avoient apperçu le point de vue.

Le Chinois demanda à Ibrahim quel étoit un autre gros, court & petit homme, dont la circonférence égaloit la hauteur. Il paroît, dit Isma-

zeb, que c'est un personnage important; car il dicte ses avis d'un ton de Juge, & contredit tout le monde impunément. C'est apparemment par quelque grand secret de Médecine pour la facilité de la respiration, qu'on voit sa bouche pomper l'air en se boursofflant, & le rendre d'une manière qui fait croire qu'il a eu bien de la peine à ce travail: il dit même quelques duretés à quelques grands Seigneurs qui n'en font que rire. En ce moment, un grand homme sec, maigre & pâle aborda, avec les révérences les plus humbles, le personnage. Le Chinois entendit qu'il disoit à cet homme, bon jour, mon ami: Messieurs, c'est un Poëte, continua-t-il, en le présentant à ceux qui l'entouroient; il fera son chemin; il fait bien des vers, & c'est tout dans ce siècle-ci: d'ailleurs il a eu l'adresse de se faufiler avec les Comédiens;

aussi ses Pièces ont-elles eu beaucoup de représentations. Je le fais quelquefois manger à l'office; il divertit mes gens; il est original; je lui fais du bien; il me dédie quelques petits Livres drôles, que mes Esclaves s'amusaient à lire dans l'anti-chambre. Ah, ça! mon ami, tu souperas avec nous ce soir: j'ai des Auteurs; il faut bien s'amuser à quelque chose: c'est ma fureur, moi, que l'esprit; & je donnerois, je crois, deux de mes chevaux pour un homme d'esprit.

Lorsque le Personnage eut fini de parler, Ismazel dit au Sage: je vous prie de m'apprendre quel est ce grand Seigneur qui parle ainsi. C'est un Traittant qui est à la veille de faire banqueroute, lui répondit Ibrahim. Il se faisoit gouverner par une fille d'Opéra; c'est elle qui plaçoit les Domestiques dans la maison du Publicain; elle nommoit aux emplois; elle lui a

donné un Secrétaire qui l'a volé, un Valet-de-chambre qui a voulu l'assassiner, & un Médecin qui exécutera sûrement le projet que le Valet-de-chambre a manqué. Il adore cette fille, parce qu'elle lui coûte excessivement. Le propre des hommes est de s'attacher moins par les bienfaits qu'ils reçoivent, que par ceux qu'ils font. Hier le Traitant a surpris dans un bois qui n'est qu'à deux lieues de Memphis, sa Maîtresse tête à tête avec un jeune Sarmate. Elle n'a pas fait semblant de voir l'homme de finance. A son retour, il a cru pouvoir user du droit de reproches : mais elle lui a déclaré que son bail étoit fini. Il est parvenu à oublier cette volage ; mais il ne peut ôter de sa mémoire le renversement de sa fortune ; & c'est cette pensée qui l'afflige. Il se pardonne aisément d'avoir manqué d'Optique dans le fond qu'il devoit faire sur une
fille

L'OPTIQUE 41

filles d'Opéra; mais il est inconsolable d'en avoir manqué dans la régie de ses affaires; il regrette foiblement d'avoir été trompé comme amant; il n'est désolé que de l'avoir été comme Publicain.

Ibrahim parloit encore, lorsqu'un homme magnifiquement vêtu descendit d'un superbe équipage: il avoit la physionomie arrogante & le maintien moqueur. Il aborda froidement deux Egyptiens qui étoient assis à quelques pas d'Ibrahim. Le Chinois fut curieux de sçavoir quel étoit cet homme, & quels étoient ceux qu'il venoit d'aborder. Ibrahim lui remit lui-même sa lorgnette, & il vit que c'étoit un bel esprit aux gages d'un grand Seigneur Egyptien, & que les deux autres hommes étoient ses frères. Leur histoire est assez plaisante, dit Ibrahim: j'en ai sçu à diverses reprises toutes les particularités, par le

42 L'OPTIQUE

moyen de ma lorgnette. Le Compagnon d'Ibrahim le pria de la lui raconter ; & le Sage commença ainsi.



CHAPITRE IV.

HISTOIRE des trois Freres;

CES trois Freres sont fils d'un Satrape d'Héliopolis. Il avoit cru s'attirer la considération par un faste immense : sa table étoit ouverte à ses Compatriotes & aux Etrangers. Il éprouva ce qui arrive ordinairement : sa fortune s'altera ; il fut obligé de retrancher son faste ; il vit avec douleur l'estime & les hommages qu'on lui rendoit disparoître avec ses richesses : il avoit acquis la réputation d'homme d'esprit tandis qu'il avoit été riche ; on le trouva sot lorsqu'il devint pauvre. L'œil du Public n'est pas long-tems la dupe du faux : le mépris chez lui succéde rapidement à l'admiration qu'on lui a surprise.

Le Satrape se vit obligé de vendre sa charge ; il vécut abandonné , & mourut oublié.

Ses trois fils n'héritèrent de lui que l'heureuse éducation qu'ils devoient à son faste plutôt qu'à sa tendresse. Il les avoit élevés pour la gloire & non pour la leur. Si l'on pénétrait toutes les actions des hommes avec l'œil de l'Optique , ce qui s'attire nos louanges deviendrait digne de notre mépris.

Ils avoient à Memphis un parent ami du Ministre ; ils crurent , selon l'usage des Provinciaux , leur fortune faite ; ils étoient nés avec de l'esprit & des talens , mais avec des inclinations différentes. Ils se firent présenter par leur parent au Ministre qui s'étoit fait informer à quel genre d'emploi ils étoient propres. L'aîné fut interrogé le premier par le Ministre sur ce qu'il sçavoit faire. Il répondit qu'il sçavoit l'Histoire , la Géo-

graphie; qu'il réussissoit dans la Peinture & dans la Poësie; qu'il chantoit & dansoit fort bien. Le Ministre lui dit, je vous prends pour mon bel esprit; je vous donne ma table & un logement dans mon Palais, & je me charge de votre entretien. Le second fut interrogé & il répondit: je sçais les nombres de Pitagore; j'ai paraphrasé en langue Égyptienne les Éléments de Newton; j'ai fait des dissertations sur la substance & l'accident, les monades & l'harmonie préétablie; j'ai commenté la Physique expérimentale de M. l'Abbé Nolet, & j'ai déjà trouvé les trois quatrièmes de la quadrature du cercle. Je vous prends, dit le Ministre, pour mon Physicien; & sur le champ il lui fit expédier le brevet d'une pension de 1000 l. sur le Trésor royal de Memphis. Le dernier parut, & dit: je sçais très-peu de choses; mais ma mere est pauvre, & j'es-

père que le desir de lui être utile me rendra propre à quelque genre de travail qu'on veuille m'employer. Alors le Ministre lui dit : je vous prends dans mes Bureaux , & je vous donne six cens livres d'appointemens.

Il y a dix ans que les trois Freres font en possession de leurs postes. Le premier est toujours chez le Ministre : il fait l'amusement de la compagnie ; il est l'ame de toutes les parties ; il y est plus fêté que jamais. Ainsi ne vous étonnez pas s'il vous a paru fat ; il faut un caractere dans le monde ; & les beaux esprits qui n'en ont point en propre , ont naturellement beaucoup plus de pente à se revêtir de celui-ci que de tout autre : mais cependant sa fortune est toujours au même période ; ce char que vous voyez est au Ministre ; il n'a rien en propre que sa fatuité ; & la moindre révolution qu'il ne prévoyoit pas , peut le mettre à

chaque instant en danger de se voir réduit à ce seul bien-là.

Le second est toujours Physicien ; & ne court pas des risques si grands : il ne peut espérer de devenir riche ; mais il n'a point à craindre de devenir pauvre.

Le troisième, dont l'esprit étoit neuf & actif, prit aisément la teinte des affaires : il s'y distingua avantageusement. Il est monté de grades en grades, jusqu'à la confiance du Ministre, qui l'a chargé des affaires les plus épineuses, & l'a fait son premier Secrétaire : il possède actuellement quarante mille livres de rente, indépendantes des événemens ; & il jouit de l'estime du Ministre & de celle du Public.

Vous voyez par-là, continua Ibrahim, que tout dépend dans la vie de la façon de voir & de saisir l'Optique des choses.

En ce moment, un Esclave vint dire avec empressement quelque chose à l'oreille de l'aîné des trois Freres : il pâlit, & poussa un cri effrayant ; ensuite, sans prendre congé de ses deux freres, il remonta précipitamment dans son char ; & bientôt la voiture fut perdue de vue. Ibrahim pendant cet intervalle, avoit braqué sa lorgnette sur lui ; & voici de quelle maniere il expliqua au Chinois le trouble du bel esprit Héliopolitain.



CHAPITRE V.

*QUELLE nouvelle apprend le bel Esprit
Breton. Continuité des essais de la
Lorgnette.*

CE que j'avois prévu est arrivé ; dit Ibrahim , le Ministre vient de mourir sans avoir fait de testament. Le plus brillant des trois Freres va devenir le plus obscur. Celui qui logeoit dans un appartement superbe , va bientôt n'avoir plus d'asyle : ceux qui ne caressoient en lui que le Ministre qui le protégeoit, vont détourner leurs yeux de sa misere ; ses talens le rendoient égal aux hommes supérieurs , tant qu'il fut protégé, ils vont le rendre inférieur aux plus vils humains , parce que les hommes préfèrent ce qui est utile à ce qui n'est

E

qu'agréable; il va ressembler aux feux d'artifice qui n'ont brillé qu'un instant, pour être remplacés par une obscurité que leur éclat a rendu plus profonde.

Ibrahim n'avoit pas encore cessé de parler, lorsqu'Ismaïel remarqua au fond du lieu de rafraîchissement trois ou quatre hommes qui parloient avec beaucoup d'agitation. Il demanda à Ibrahim quels étoient ces personnages. Après avoir fait usage de sa lorgnette, voici ce que le Sage répondit,

Ce sont des hommes à projets; qui n'étant habitués qu'à voir la moitié des choses, se sont convaincus que cela suffisoit pour se mettre à la tête de diverses entreprises.

Le premier a raisonné ainsi : Je suis dans les affaires; donc j'ai de l'esprit; je suis riche; c'est une seconde preuve que j'ai de l'esprit : je

me fens une envie démesurée de le devenir davantage; c'est encore une preuve concluante que j'ai de l'esprit. Il arriva qu'un jour on créa une nouvelle manufacture de currecents: il s'y intéressa, & n'y fut pas heureux. Un autre jour on en créa une de pipes: il est évident, dit-il, qu'en l'Assyrie & en Perse seulement (supposé qu'il n'y eût que la moitié des femmes qui fumassent), on peut vendre au moins un milliard 2 millions 800 mille pipes par an; d'après ce calcul, je ne vois aucun risque à m'intéresser dans cette affaire. Cependant à peine y fut-il associé, qu'il est arrivé que les Assyriens ont jugé à propos de garder leurs pipes, & que les Persans en ayant pris quelques-unes pour modele, ont imaginé qu'il leur seroit plus court d'en faire fabriquer chez eux de semblables, que de donner à leurs voisins la peine de

leurs en apporter de si loin : en conséquence ils ont défendu l'entrée de toutes pipes Egyptiennes dans l'étendue de leur contrée. Cependant les Ouvriers qui étoient sous la direction de cet homme, lui ont intenté de gros procès, pour l'exhorter à leur fournir des fonds. Il est à la veille de faire banqueroute ; & il se prépare dans ce moment à la faire la plus honnête qu'il le pourra.

Le second de ces hommes s'est dit ; je ne vois qu'une foule d'abus dans l'Etat ; je m'étonne comment il subsiste, & si j'étois Ministre, je les supprimerois. Il le devint. Il ôta, ainsi qu'il l'avoit promis, les anciens abus ; & en créa de nouveaux qui rendirent le mal plus grand qu'il n'étoit. Parmi tant de choses qu'il voyoit avant d'être Ministre, il n'avoit pas vu que la politique sçait tirer parti de ces abus, & se les rendre nécessaires, &

que l'Etat ressemble à un estomac
que soutient dans ses maladies un
régime doux & tempéré, & qu'é-
nervent les remèdes violens.

Le troisième, en raisonnant en lui-
même, a parlé ainsi : Quoique je
n'aye jamais vu un soc de charrue, ce
n'est pas une raison pour ne pas faire
ma fortune, en régissant les terres de
quelques grands Seigneurs : leurs
biens, à la vérité, peuvent dépérir
entre mes mains ; mais moi je ne
sçaurois manquer de m'enrichir. Il
est arrivé ce qu'il avoit prédit. Il a
tout ruiné, excepté lui-même ; & cet
homme est le seul des quatre qui ait
vu les choses comme elles devoient
arriver.

Le dernier enfin se dit un jour : Je
vois mes Fermiers qui sont opulens ;
cependant ils payent la taille au Roi
d'Egypte, & sont chargés d'une nom-
breuse famille ; il est clair que moi

qui n'ai point ces charges-là, je suis une dupe d'affermier mes terres, & de ne les point faire valoir par moi-même; il est certain qu'en suivant à la lettre les Livres de M. de Réaumur, le Journal économique, l'Agronome, &c. je puis tripler facilement mes revenus. Il eut à peine achevé ces mots, qu'il retira ses terres des mains des Fermiers: par malheur elles ne rapportèrent la première année que la moitié de ce qu'elles avoient produit les années précédentes, tandis que celles de ses voisins avoient doublé de rapport cette même année. Il se consola, & se dit en lui-même: je vais bâtir un beau four à poulets; avec quatre mille œufs, j'aurai quatre mille poulets, & cela sans autre effort que de faire du feu, & de veiller quelques nuits. Quand le four fut construit, il veilla lui-même pendant six semaines à l'éclosion de ses

œufs. Dans l'intervalle de ce tems, il gagna une fluxion de poitrine; cependant il guérit, & se consola encore, en disant : avec quatre mille poulets je ferai bien dédommagé de mes peines & des frais de ma maladie. Mais il arriva que des quatre mille œufs il y en eut à peine vingt d'éclos; parmi ces vingt, il y eut à peine trois poulets qui vécurent; bientôt ces trois se réduisirent à un, lequel mourut enfin en dépit des Livres de M. de Réaumur. Il n'éprouva pas plus de succès dans les fours à fumer. Il a une passion singulière pour tous les systêmes nouveaux, sans penser que parmi les meilleures découvertes il y a toujours loin de la théorie à la pratique. Il a donné ces jours passés dix louis pour une bêche qui enleve en cinq ou six jours quelques pouces de terre de plus que les bêches ordinaires : chaque jour il vend une

terre, pour subvenir aux frais des autres, sa ruine entiere ne le convaincra pas; il se persuadera plus aisément que la nature a tort, que de penser que ses livres puissent se tromper.

Non que je blâme les hommes, continua Ibrahim, de se livrer aux nouvelles découvertes, elles peuvent être utiles, & tendent à l'accroissement de l'esprit humain: mais leur abus est dangereux; & pour un petit nombre d'hommes sçusés qu'elles éclairent, elles en égarent mille autres. Je crois voir un aveugle qui tient un flambeau pour se conduire, avec lequel, sans le vouloir, il met le feu à sa maison.

Ce tableau fut remplacé par celui d'une jeune femme qui paroissoit avoir été jolie, mais qui sembloit abattue par la douleur. Un jeune homme aussi triste qu'elle, l'accompa-

gnoit froidement & d'un air contraint : la misere & l'indigence sembloient avoir impregné de leur sceau l'air & le maintien de tous les deux ; un ton d'aigreur réciproque paroissoit respirer jusques dans leur silence ; & leurs yeux qui craignoient de se rencontrer , se reprochoient secrettement leur infortune.

Dites-moi , s'il vous plaît , quels sont ces deux autres personnages , demanda encore Ismazed à Ibrahim. Leur histoire sera longue , répondit le petit homme : j'ai vu en différens tems , par le secours de ma lorgnette , le commencement , la suite & la fin de leurs aventures ; j'en avois prévu le dénouement ; & j'ai pleuré sur la fatale connoissance qui m'a souvent fait voir les malheurs des hommes , sans m'avoir donné le pouvoir de les prévenir. Puisse cette histoire , qui vous intéressera , vous apprendre à vous met-

tre en garde contre l'imprudencé de vos démarches, & à bien réfléchir avant de rien entreprendre. Rien n'est indifférent dans la vie; tout dépend de la moindre circonstance employée ou négligée: il n'y a qu'une route qui conduise au vrai; le point est de la saisir; & le moindre pas hors de cette route suffit encore pour égarer & en éloigner souvent sans retour.

Ismazeb eût volontiers fait grace à Ibrahim de cette longue morale: mais la crainte de désobliger le Sage, la lui fit supporter patiemment, en faveur de l'histoire qu'il lui promettoit. Il lui prêta silence, & le petit homme commença ce que le Lecteur verra dans le Chapitre suivant, s'il se donne la peine de le lire.



CHAPITRE VI.

QUELLE femme étoit Oltane. Evénement qui prouve combien les évanouissemens sont dangereux.

C E jeune homme & sa compagne, dit Ibrahim, sont mariés ensemble. Cette jeune Amante, native des environs de Mygdos, s'appelloit Néyra. Sa mere, nommée Oltane Kambados, la plus laide femme du canton, s'enorgueillissoit d'une sagesse de quarante ans que les hommes ne lui avoient jamais enviée. Elle avoit possédé un mari le plus doux de tous les hommes, lequel assommé du fracas perpétuel de cette vertu, étoit mort de chagrin d'avoir épousé une femme si vertueuse.

Dès qu'il fut mort, elle apprit à

70 L'OPTIQUE

Néyra que tous les hommes étoient des scélérats, & qu'il n'y avoit au monde que son mari qui eût été un homme de bien.

Elle lui dit qu'il falloit fléchir le genou devant les Crocodilles; mais elle oublia de lui recommander d'aimer celui qui les avoit faits: elle l'instruisit avec exactitude de tous les dangers où entraîne le vice, & ne se souvint point du tout de lui enseigner les moyens de les éviter.

Péut-être, continua Ibrahim, que vous serez bien aise d'apprendre le caractère de cette mere: elle avoit celui du peuple, c'est-à-dire, aucun, ou celui qui dépend des circonstances. Il falloit des coups bizarres & extraordinaires pour remuer chez elle l'intérêt, & pour la tirer du cercle d'habitude dans lequel se brisoient sans effet les objets les plus sensibles, dès qu'ils étoient communs. Une mai-

son qui tuoit, en s'écroulant, deux ou trois hommes, la frappoit davantage qu'une maladie épidémique qui enlevait dans une Ville cinq ou six cens personnes; & un homme assassiné lui faisoit plus d'impression que son meilleur ami mort dans son lit de maladie.

Dans la famille des Kambados, disoit-elle un jour à Néyra, on n'a jamais bronché sur l'article de l'honneur. Votre grand'mere qui n'avoit jamais appris à lire ni à écrire, étoit en vénération dans toute la Province de Mygdos, & passoit pour l'oracle du canton; elle détestoit les hommes, & ne put même parvenir à aimer votre grand-pere, malgré les sollicitations que lui faisoit à cet égard un jeune voisin en qui elle reconnoissoit beaucoup de sagesse. Elle m'a élevée dans ces principes, & je veux vous élever de même; ce n'est qu'en me

bien fouettant , qu'elle m'a enseigné la raison ; j'espère en agir ainsi avec vous. Je ne sçais pas trop comment vous expliquer la nature de vos devoirs , parce que je n'ai jamais lu de ces vilains Romans qui gâtent le cœur des jeunes filles ; mais soyez sage , & voilà tout ; je n'en sçais pas davantage.

Néyra qui croyoit toutes les meres faites ainsi , la remercia avec douceur de ses leçons , & lui promit d'en profiter.

La fille d'Oltane avoit un oncle Curé , qui , à l'insçu de sa mere , lui prêtoit des livres , parmi lesquels étoient des Romans ; elle y vit des hommes qui ne ressembloient point à la peinture affreuse que sa mere avoit faite d'eux. Hélas , disoit-elle , que ceux-ci sont aimables ! c'est bien dommage qu'ils ne soient que dans des livres.

C'étoit la mode dans ce tems-là

dans toute l'Égypte de donner aux jeunes filles , au lieu de Maîtresses , de jeunes Maîtres beaux & bien faits , tous la plupart les plus fats & les plus impertinens qu'on pouvoit trouver , parce que c'étoit ceux qui avoient la vogue. Les Egyptiennes avoient même poussé cet usage si loin, qu'elles avoient eu soin de substituer les hommes aux femmes dans les fonctions les plus secretes de leur service. Elles avoient des Coëffeurs & des Tailleurs ; nos élégants de Memphis sont même étonnés de ce que la plupart des femmes qui disent à présent mon Valet-de-chambre , se servent encore de Lingeres & de Couturieres.

La mere de Néyra qui ne voyoit de mal qu'en s'écartant de la pratique commune , fit venir des Maîtres dans son château, dès que Néyra eût quinze ans. Parmi ces Maîtres , il y eut un jeune homme beau & bienfait , qui se

nommoit Zelnor : il n'avoit point encore été à Memphis, & son cœur tout neuf n'avoit pas été gâté dans des petits soupers par des femmes de qualité ; il étoit doux, honnête, poli, & ne se doutoit pas qu'un joli homme à talens pût être impunément fat & impertinent.

Zelnor étoit du canton ; il venoit tous les jours montrer la musique à Neyra : à peine avoit-il vingt ans ; & sa timidité le faisoit rougir, lorsque les yeux de la fille d'Oltane tomboient sur les siens ; & Neyra rougissoit à son tour de l'avoir vu rougir. Il lui échappoit, dans ses leçons de musique, quelques soupirs qui n'étoient pas marqués par la note, auxquels Néyra répondoit le plus discrètement qu'elle pouvoit par d'autres soupirs.

Il étoit triste & rêveur lorsqu'il étoit seul avec elle : il oublioit souvent de continuer sa leçon ; & Néyra oublioit

oublioit de l'en faire ressouvenir. Un jour qu'elle avoit approché son visage un peu trop près du sien, il l'embrassa : alors encore plein de son trouble, il n'attendit pas les reproches de Néyra ; il se retira précipitamment, & depuis ce jour-là il ne reparut plus.

La fille d'Oltane fut très en colere contre la hardiesse de Zelnor : mais quand elle le vit parti, elle considéra que cette colere devenoit alors inutile, & elle se disoit : je suis loin de m'écarter des leçons de ma mère ; mais je ne conçois pas comment je suis obligée d'être fâchée d'une chose qui m'a fait tant de plaisir : il est probable que ces sortes de choses-là ne veulent point être raisonnées ; & il faut croire que l'action de Zelnor est un mal, puisqu'il ne reparoit plus.

Zelnor, pour colorer les motifs de son absence, fit courir le bruit qu'il étoit malade. Oltane le crut, &

ne s'en inquiéta pas davantage : mais Néyra s'en affligea, parce qu'elle ne croyoit point voir de mal dans cette affliction ; elle pensa qu'un pareil intérêt étoit légitime en faveur d'un Maître, lequel lui avoit paru avoir beaucoup de mérite, parce qu'il étoit jeune & bien fait. Le Ciel le punit bien sévèrement de son crime, s'écrioit-elle : il mourra peut-être sans sçavoir que je lui pardonne. Elle pleuroit en disant ces mots ; mais elle n'osa pleurer devant Oltane. Cette contrainte altéra sa santé : elle osa encore moins refuser les alimens présentés par sa mere ; mais lorsqu'elle étoit seule, elle les jettoit par la fenêtre. Par cette voie, ajoutoit-elle, on croira que je les ai pris ; & de cette manière nul ne s'opposera à ma mort.

Cependant elle s'affoiblissoit, & continuoit de parler ainsi : Mais quelle est donc la nature de mon mal ? N'est-

il pas bizarre que je sois malade, parce que Zelnor l'est aussi? Qu'ont de commun mon état & le sien? Pourquoi ne m'adressé-je point à ma mere pour lui confier ma situation? Mais si je m'adressois à Zelnor, il m'éclaireroit sans doute. Je sens que je me meurs; il faut bien que je lui dise adieu: je suis sûre que ma mort l'affligera. Il est bien vrai que c'est un crime pour une fille de mon âge d'écrire à un homme, mais aussi pourquoi ne vient-il pas? Il m'épargneroit cette faute; & d'ailleurs est-ce un si grand mal, puisque je vais mourir, & que je ne le verrai plus? D'ailleurs je considere qu'il seroit utile que je le grondasse du baiser qu'il a eu l'insolence de me donner. Comment le puis-je faire, s'il ne vient point? Ainsi, je le vois clairement, c'est une raison de plus pour lui écrire. Je ne suis plus surprise maintenant si ce bai-

fer devoit être un grand mal; car c'est lui seul sans doute qui cause aujourd'hui l'état où je me trouve.

Ayant ainsi raisonné, Néyra profita d'un moment où elle étoit seule, & écrivit ces mots :

» Ne foyez point étonné de ce que
» je vous écris aujourd'hui, pour me
» plaindre à vous de la maniere of-
» fensante avec laquelle vous avez agi
» avec moi le jour de notre derniere
» entrevue. La juste colere que j'en ai
» ressentie, ou peut-être une punition
» de votre hardiesse qui reflue sur
» moi, sont sûrement la cause funeste
» de l'état où je me vois réduite. Ap-
» prenez donc que je meurs : n'allez
» pas croire que le bruit de votre ma-
» ladie ait causé la mienne. Ma mere
» m'avoit bien dit de me défier des
» jeunes gens, qui sont tous traîtres
» & scélérats. Aurois-je dû me défier
» de vous, qui ne m'avez point paru

» ressembler à ces jeunes gens-là. Je
 » me sens trop humiliée pour oser
 » m'adresser à ma mere, & lui confier
 » mon fort : je ne sçais, mais je me
 » sens indigne de ses regards ; le Ciel
 » connoît cependant combien mon
 » cœur est pur, & si j'ai jamais eu le
 » dessein de pécher envers lui. Vous
 » qui l'avez caufé, je ne sçais point
 » si je dois vous demander votre pi-
 » tié pour mon fort : je ne sçais pas
 » même si j'ai dû vous écrire ; je sens
 » cependant que cette démarche doit
 » être innocente, puisqu'elle adoucit
 » mes maux. Hélas ! j'ignore encore
 » si j'aurois dû vous parler de ces
 » maux. Ma mere & mes Maîtres qui
 » m'apprennent tant de choses, ne
 » m'ont point appris tout cela ; &
 » c'est cela cependant qui fait que je
 » meurs ».

Quand cette Lettre fut écrite,
 Néyra dit à Oltane : Puisque Zelnor,
 mon Maître, ne revient plus, je vais

lui renvoyer ses livres de musique. Elle renferma sa Lettre parmi les livres ; & le paquet parvint ainsi à Zelnor. O Amour , par ton moyen une fille de quinze ans suffit pour tromper des argus de cinquante ! Tous les vices sont précoces ; il n'y a que la vertu de tardive.

Les foibles restes de la santé de Néyra paroissoient n'attendre que l'exécution de ce projet pour achever de s'évanouir. Le délire s'empara d'elle : elle touchoit à son moment fatal, dans un de ces intervalles de vie & de mort , au milieu desquels elle luttoit encore. Elle crut voir , & vit effectivement Zelnor à genoux , la tête appuyée sur son lit ; & la bouche collée sur une de ses mains. Est-ce vous ? O Ciel ! dit Neyra , d'une voix mourante , ma mere ne vous a-t-elle point vu ? Non , belle Néyra , lui dit-il ; tout le monde est livré au sommeil dans cette maison : votre

Garde s'est endormie dans ce cabinet, dont j'ai pris la clef; si elle se réveille, elle croira l'avoir oubliée; il faudra alors qu'elle retourne sur ses pas, & j'aurai le tems de m'échapper. Vous jugez par-là combien l'amour...

Pendant qu'il parloit, Néyra étoit évanouie, Zelnor s'en apperçut. Quel embarras! Il se découvroit en appelant du secours: il étoit forcé de la secourir seul. Il arrosa le visage de Néyra de ces larmes que l'amour fait couler, & qui sont plus touchantes que les plus vifs éclats de la joie. Il s'enhardit à essayer de la rappeler à la vie, par la chaleur des baisers qu'il imprima sur sa bouche mourante. Au milieu des secours qu'il lui donnoit, le sein de Néyra s'échappa de son corset. Quelle situation pour un jeune homme de vingt ans auprès d'une femme évanouie qu'il adore, & lorsque la timidité semble bannie

par les circonstances ! Il osa le presser de ses mains brûlantes. Malheureux ! il devoit fuir. Zelnor vertueux jusqu'alors, oublia l'honneur, & se retira chargé de remords. Mais quel fonds peut-on faire sur une vertu de vingt ans.

Cependant Néyra, en revenant à elle, rougit du désordre où elle se trouvoit, & lequel avoit exposé ses charmes à la vue de Zelnor : mais elle ignoroit la principale partie de son attentat. Elle avoit revu Zelnor ; & cette vue avoit affoibli le germe de mort qui couvoit dans son sein. Elle consentit à manger, dans l'espoir de le revoir encore. Mais ce Zelnor qu'elle chérissoit, n'étoit plus digne d'elle ; il étoit livré aux remords : ce crime n'étoit pas le seul ; & à force de sagesse il avoit fait bien d'autres sottises, ainsi que nous le verrons par la suite.

CHAPITRE VII.

*QUELLE rencontre fait Neyra.
Danger qu'il y a pour les jeunes
filles de ne pas brûler les lettres de
leurs amans quand elles les ont
lues.*

Ainsi les fautes des peres , continua Hibrahim , sont comme un germe fatal qui se multiplie dans les fautes des enfans. Le monde est plein de sécurités mal entendues ; on soustrait une fille à tous les hommes , excepté à ses maîtres , comme si ces maîtres n'étoient pas des hommes. Une mere dit à sa fille , fuis l'amour , c'est un monstre ; bien-tôt cette mere donne un festin , & elle prescrit alors à sa fille de chanter des chansons où respire l'amour le plus tendre &

le plus lascif. On lui dit ensuite que les hommes sont des traîtres dangereux ; mais on lui apprend qu'on lui destine un de ces hommes pour époux, & qu'il faudra l'aimer. D'où naissent ces contradictions ? Si ce n'est qu'il est des sécurités d'usage, ainsi qu'il est des vertus de convenance. Dans un cercle à Memphis, une femme de distinction froncera le sourcil à la plaisanterie la plus innocente, & se livrera dans un petit souper, aux plus grossières équivoques. La même femme n'osera paroître en public, tête à tête, avec un seul homme, fût-ce même son mari, mais elle recevra, étant dans son lit le matin, tête à tête, tous les hommes, excepté son mari ; parce que le public rit moins de ce qu'il sçait, que de ce qu'il voit : ce qui frappe ses yeux l'affecte plus vivement que ce qui frappe son ame. On est vertueux

que pour les autres ; il arrive rarement de l'être pour soi-même.

Ainsi les fautes de Neyra devenoient celles d'Oltane. Cette jeune amante avoit péché par l'Optique ; mais a-t-on la vue bonne à seize ans ? A cet âge on est accoutumé à ne rien voir par ses propres yeux , ou l'on n'ose point avoir une ame en propre , & ou l'on ne pense que par celle des autres.

Le Chinois qui étoit accoutumé à penser par extrait , laissa entrevoir à Hibrachim , par l'inquiétude de ses mouvemens , l'ennui que lui caufoit sa morale : quelque goût qu'un sage ait naturellement pour les dissertations , le petit homme eut néanmoins la politesse de s'apercevoir que son compagnon trouvoit les siennes déplacées ; il lui en fit civilement des excuses , & il continua ainsi.

La santé de Neyra reparoissoit. Un homme vint précipitamment lui

remettre une lettre , & disparut sur le champ. C'étoit Zelnor lui-même ; à peine Neyra avoit eu le tems de l'entrevoir. Cette subite & courte apparition sembla lui faire pressentir une partie de ce que la lettre alloit lui annoncer ; elle l'ouvrit , & y lut ces mots.

» J'ai fait tous mes malheurs &
» les vôtres ; je suis un monstre odieux
» à moi-même ; mes crimes , ainsi
» que mes maux , sont irréparables.
» Je pars pour me dérober pour ja-
» mais à vos regards , & pour tâcher ;
» s'il se peut , de me cacher à mes
» propres yeux. Je pars , & je ne
» vous laisse pas la seule infortunée :
» mon sort étoit d'aimer la vertu ,
» & de mourir le plus coupable & le
» plus malheureux de tous les hom-
» mes , en faisant à la fois trois infortu-
» nés. Neyra , il étoit réservé à celui
» qui vous adoroit , de combler vos

» malheurs. Je vous ai vue expi-
 » rante . . . O Neyra ! je ne puis
 » achever ; qu'il vous suffise de sçâ-
 » voir , que profanée par les trans-
 » ports de mon funeste amour , le
 » plus grand des crimes vous a ren-
 » due à la lumiere.

O ma mere ! s'écria Neyra après la lecture de cette lettre , vous me l'aviez bien dit que les hommes étoient des scélérats. Ciel ! ajouta-t'elle en fondant en larmes , que lui avois-je fais à cet homme pour me deshonnorer ? Car il est clair que c'est cela qu'il entend par ce mot de crime qu'il a dit-il commis. Hélas ! j'avois cru qu'on pouvoit écrire à un homme , sans qu'il en résultât de pareils effets. Je conçois actuellement que l'amour est un monstre qu'il faut fuir , puisque Zelnor dit que c'est l'amour qui lui a fait faire ce grand crime. Ciel ! où fuirai-je , ma mere

va lire mon deshonneur sur mon front; elle est bonne, mais par zele elle va le rendre public; elle dira que j'ai lu des Romants. O ma mere! je n'en lirai plus, je ne crois pourtant pas que ce soit les Romants qui aient fait commettre à Zelnor cette méchante action; car il m'a assuré qu'il n'en lisoit point: le barbare me haïssoit donc bien pour me traiter ainsi. Adieu ma mere, vous n'entendrez plus parler de votre malheureuse Neyra qui maintenant est indigne de vous. Cependant, malgré vos avis, si j'en eusse sçu plus long, je n'aurois pas été deshonorée.

Et elle pleuroit avec une grande abondance; elle se ressouvint de cet oncle qui se nommoit Ebreca; elle forma le projet de s'aller jeter entre ses bras, de lui confier son sort, & de lui demander ses conseils. Il obtiendra ma grace de ma mere, continuoît.

elle, ou il me donnera les moyens de la mériter ; il est bon, & il sçait bien qu'on ne peut pas répondre de soi quand on est évanouie.

Ce projet sembla très-bon à Neyra ; elle traversa les jardins en s'en applaudissant. La demeure d'Ebreca étoit à quelques stades de celle d'Oltane. Neyra n'avoit pas prévu la longueur du chemin. Elle en fut effrayée ; bien-tôt la lassitude s'empara d'elle ; ses pieds délicats meurtris par les cailloux, pouvoient à peine la soutenir. Elle s'arrêta pour reprendre haleine, près d'une maison qui bordoit le chemin. Une femme en sortit qui la vit pâle & tremblante. Cette femme surprise de voir une fille de cet âge à pied, au milieu des chemins, l'engagea à entrer dans sa maison. Neyra accablée de fatigue, accepta cet offre. Quand elle se fut reposée, la maîtresse de cette habita-

tion solitaire , voulut sçavoir d'elle qui elle étoit , mais Neyra lui déguisa son nom. J'allois voir , lui dit-elle , un oncle qui demeure à quelques pas d'ici , quand la lassitude m'a forcée de m'arrêter près de votre maison ; mais puis-je sçavoir à mon tour , ajouta-t-elle , à qui j'ai tant d'obligation ? Je m'appelle Aki-ne , lui répondit la maîtresse de cette demeure , je n'habite ces lieux que depuis quelques jours. Il y a environ un mois que j'y fus unie avec un jeune homme de Migdol ; mais hélas ! le Ciel semble avoir versé ses plus noires influences sur notre union , mon époux languit , attaqué d'une noire mélancolie , qui , dans la fleur de sa jeunesse , le traîne à pas lents vers le tombeau ; depuis quelques jours il est devenu plus sombre , & des sanglots involontaires s'échappent de sa bouche. Si je n'é-

tois instruite de la vertu de mon époux, il sembleroit que le Ciel pour-
 suit sur lui le châtement de quelque
 grand forfait ; quelquefois au milieu
 de nos plus tendres caresses , il pa-
 roît frémir entre mes bras , & vou-
 loir s'en échapper avec horreur ; il a
 toujours différé jusques-ici sous di-
 vers prétextes les dernières preuves
 de sa tendresse ; cependant tous mes
 momens sont marqués par les plus
 tendres attentions de sa part : il m'a
 dit qu'il alloit faire un voyage du
 quel dependoit sa santé ; je ne sçais ,
 mais quand il sera parti , j'ai un pres-
 sentiment que je ne le reverrai plus.

Akine avoit à peine achevé de
 parler , que son époux entra ; son
 front humilié étoit panché vers la
 terre , il releva enfin ses regards
 abbattus ; il palit : Dieu ! s'écria-t-il ,
 c'est Neyra , vous rompez mes pro-
 jets , il falloit partir sans la revoir.

A ces mots Akine étoit restée immobile pendant que Neyra étoit évacuée ; cependant elle dissimule son trouble , elle fait transporter la fille d'Oltane dans un appartement où elle lui fait donner des secours ; elle feint ensuite de sortir pour donner quelques ordres. Pendant ce tems , Zelnor vole vers Neyra , résolu d'expier son crime en mourant à ses pieds.

Neyra frémit en l'apercevant ; elle voulut s'écrier , sa voix expira , ses lèvres avoient un mouvement rapide sans articuler aucun son. Zelnor pâle & abattu , aborda le lit de la fille d'Oltane , comme un coupable qui attend son Arrêt ; ses genoux trembloient sous lui , il n'avoit point d'attitude , ses yeux s'ouvroient sans voir , il ne soupiroit point , son cœur étoit trop pressé , il pleuroit encore moins , le seul mouvement

précipité de sa poitrine , exprimoit le trouble de son ame ; il tomba à genoux au bord du lit de Neyra : barbare, que prétendez-vous de moi lui dit enfin Neyra d'une voix que l'inflexion de la douleur rendoit plus touchante. Je ne prétends rien, s'écria Zelnor d'une voix étouffée ; je voulois expirer à vos pieds , mais je n'en suis pas digne. O Neyra ! écoutez-moi pour la dernière fois ; non , pour me plaindre , je ne le mérite pas ; non , pour entendre ma justification , je n'en ai point à produire , mais pour connoître tous mes maux & les vôtres , & vous venger par l'horreur que je dois vous inspirer.

Je suis marié , ajouta-t-il d'une voix sombre ; j'ai cru me sauver dans les bras d'une épouse , des malheurs que je voyois prêts à fondre sur moi. O foiblesse de la vue de l'homme ! Ce vain remede , sans m'arracher au

crime , n'a servi qu'à combler mes maux & à le rendre irréparable. Mon premier forfait fut de vous adorer. Tête à tête avec un jeune objet , voir éclore par degrés ses talens , y contribuer par des soins , le voir s'élever & s'embellir comme une tendre fleur sous la main du jardinier..... Ah ! Neyra. Quel homme est insensible ? Pour moi en pareil cas , la vertu de la plûpart des maîtres de Memphis , me paroît surprenante , & je ne conçois point comment ils font pour résister à tant d'amorces. Né d'une famille estimée dans Migdol , mais inférieure à la vôtre , j'ai prévu l'obstacle éternel que la fiereté d'Oltane opposoit à mes vœux ; alors pour la première fois , je redoutai de vous voir sensible , ne pouvant espérer de vous voir heureuse ; alors j'évitai vos charmes , & je crus vaincre l'amour en lui arrachant ses traits. Hélas !

mes freres me pressoient de me marier ; je crus que la puissance douce & vertueuse de l'himen assureroit ma tranquillité ; je me jettai aveuglement entre les bras d'Akine , comme un malade ayale , en fermant les yeux , un bouillon amer dont il attend la fanté. Après cet engagement le repos sembla rentrer dans mon ame ; mais c'étoit un calme trompeur qui devoit être bien-tôt suivi de l'orage ; j'étois en cet état lorsque votre lettre parut ; elle est mourante , m'écriai-je , peut-être que je ne la reverrai plus. Ah ! du moins qu'elle sache auparavant les sacrifices que je lui ai faits , les nœuds que je viens de contracter , en ne laissant mon cœur ouvert qu'à la pitié , ne fussent-ils pas pour affermir ma vertu contre un spectacle dangereux ; ainsi je me séduisois moi-même. Comment vous rapellerai-je les circonstances qui m'ont rendu

si coupable ; je ne connoissois plus rien , je n'étois plus à moi , mon ame avoit cessé ses fonctions , & mes sens consommerent le crime sans le sentir.

Cependant l'épouse de Zelnor avoit écouté cette conversation. La jalousie souvent aveugle , est éclairée chez les femmes. Akine étoit jalouse , parce que Zelnor étoit plus jeune qu'elle ; elle craignoit plus de le perdre , qu'elle ne songeoit à mériter de le conserver. Zelnor étoit encore à genoux lorsqu'elle entra chez Neyra ; elle lança à la fille d'Oltane un regard amer & ironique qui l'eût humiliée , si dans les grandes douleurs l'ame étoit susceptible de sensations étrangères à l'objet dont elle est affectée. Neyra étoit retombée en foiblesse. Zelnor jugea alors à propos de se retirer par discrétion , & cette discrétion fut en-

core la cause d'un nouveau malheur.

L'épouse de Zelnor dans le premier accès de sa jalousie, osa abuser de la situation de Neyra pour chercher elle-même quelque témoin convaincant dont sa vengeance pût faire usage. Elle venoit d'entendre que Neyra avoit écrit à son époux ; elle jugea que Zelnor devoit avoir aussi écrit à la fille d'Oltane ; elle ne fut pas long-tems sans en trouver la fatale preuve ; cette lettre , Neyra la portoit dans son sein ; heureuse de cette découverte , Akine ne songea plus qu'à secourir son ennemie pour rendre sa vengeance plus cruelle ; elle avoit dévoré cette lettre avec une joie barbare , & dans son transport elle vola chez la mere de Neyra.

Zelnor inquiet de la précipitation avec laquelle il avoit vu sortir son épouse , revola vers Neyra ; en ce

moment elle cherchoit la lettre qu'elle avoit perdue ; son trouble apprit à Zelnor de quelle lettre il s'agissoit : il ne douta point que sa femme ne l'eût trouvée. Neyra & lui prévirent tous les malheurs que cette aventure alloit entraîner. O Ciel ! secoure-moi , s'écria-t-elle. Ciel ! faut-il donc que je sois deshonorée publiquement. Ai-je assez éprouvé de maux par ma faute & par vous cruel Zelnor : barbare , que manque-t-il aux malheurs que tu m'as causé , que tardes-tu ? Couronne tes forfaits en m'arrachant la vie ; mais que me sert de t'accabler ? Je lis ton affreux remords sur ton front pâle & confiné ; hélas ! de quoi me sert ton remords , qu'à me rendre plus infortunée ; que dis-je ? Au nom des Dieux , arrache-moi de ces lieux , entraîne-moi loin de tous les regards : témoin de ma honte , conduis-moi
parmi

parmi les Prêtresses d'Osiris. Ciel !
à quoi me réduis-tu dans mon
malheur, qu'il faille que ce soit de
l'auteur de tous mes maux que j'at-
tende encore mon secours.

Zelnor fit préparer à la hâte une
voiture où Neyra & lui se placèrent.
Bien-tôt ils perdirent de vue les
hautes Tours de Mygdol, contents
de sortir d'un écueil, sans voir devant
eux le précipice où ils alloient re-
tomber. Les fautes de l'amour sont
comme une chaîne, la première en-
traîne toutes les autres.



CHAPITRE VIII.

C O M M E quoi Neyra & son amant voyagent ensemble. Accident terrible qui leur arrive en chemin. Avanture de Neyra dans la Forêt. Danger qu'elle éprouve.

OLTANE qui , comme vous l'avez vu, étoit de toutes les Egip- tiennes la femme la plus susceptible sur l'article de l'honneur, vola avec Akine à la demeure d'où Neyra & Zelnor venoient de partir; le premier transport des femmes de ce tems-là ne connoissoit point de bornes. Oltane s'écria. Votre époux m'a enlevé ma fille; & pour vanger l'affront fait aux *Kambados*, il est juste qu'il soit pendu. Akine dit. Votre fille est la cause que mon époux me

quitte ; il est nécessaire qu'elle soit enfermée pour la vie au Grand-Hôpital Général de Memphis ; quoique ma fille me soit encore bien chère , dit Oltane , j'y consens , pourvu qu'on pendre votre époux. Hélas ! s'écria Akine , quelque douleur que j'aie à le voir pendre , je me ferai l'effort d'y souscrire , pourvu que votre fille soit enfermée.

L'affaire fut portée devant les Juges , & la Sentence obtenue telle qu'elles la desiroient.

Cependant Neyra & Zelnor faisoient route vers Rinocorure. Ils ne s'étoient point encore parlé ; ils craignoient de se regarder ; ils craignoient encore plus de s'entendre. Zelnor tenoit encore la main de Neyra qu'elle lui avoit donnée pour monter en voiture , & ne sachant pas qu'il la tenoit , il n'avoit pas encore songé à la lui rendre , ni elle à la re-

tirer. Elle rompit enfin la première le silence, & lui dit sans le regarder; hé bien Zelnor! qu'allons-nous devenir; Quoi! c'est avec vous que je suis, vous près de qui je sens mon dépit s'affoiblir par un charme affreux que je ne conçois pas; vous enfin dont le dernier crime est de m'avoir appris que je vous aime. Hélas! mon ignorance à cet égard, eût été un malheur de moins pour moi, mais il vous étoit réservé de combler tous mes maux. Elle se tut, & s'enhardissant à le regarder, vous sçavez., continua-t-elle, que je suis née avec des principes de sagesse & de vertu; si vous êtes né vertueux vous-même, comme je le crois, vos maux égalent les miens, & vous n'êtes que trop puni.; & si j'ai encore quelque grace à demander à mon bourreau, ajouta-t-elle en le regardant

avec une expression douloureuse ,
 partez dès l'instant même que je serai
 arrivée parmi les Prêtresses d'Orofi-
 made. Sauvez - moi de l'horreur
 que je dois éprouver à vous voir ;
 éloignez - vous pour jamais d'une
 infortunée que vous avez desho-
 norée , qui vous doit tous ses
 maux , qui rougit de les mériter ,
 qui expira dans le silence de la plus
 austère retraite , le forfait involon-
 taire de vous aimer , & dont le des-
 tin est de vous adorer , en frémissant,
 jusqu'au tombeau.

Quelle fatalité préside à notre
 destinée , s'écria Zelnor. O Neyra !
 vous que j'admire & que je respecte
 après vous avoir outragée ; non ,
 vous n'entendrez plus parler du
 malheureux Zelnor. Qui ! moi j'ose
 dire que je vous ai aimée ? Non
 Neyra , je n'eus que les fureurs de
 la passion , sans avoir les vertus de

l'amour ; j'ai trahi ma femme & j'ai deshonoré mon amante ; j'ai rendu malheureux tout ce qui devoit m'être cher : quels crimes me reste-il à commettre. O Neyra ! je suivrai l'exemple que votre vertu me donne , je n'irai point trahir une seconde fois mon épouse en portant dans ses bras un cœur enflammé pour un autre ; je n'irai point lui faire des sermens de vous oublier que je ne lui tiendrai pas. Malheureux l'homme qui compte sur ses propres forces. Chaque instant me rappelleroit votre image , & chaque pas vers mon épouse me rendroit adultere. J'irai m'ensevelir chez les Flamines , Prêtres de Jupiter ; je ne demanderai point à ce Dieu de faire descendre le repos dans mon cœur ; mes peines & mes remords y doivent être mon châtiment , mais je le prirai de prendre mes souffrances en expiation de

mes crimes , & de ne punir que moi seul des maux que j'ai causé.

Neyra admira tout bas la résolution de Zelnor. Hélas ! se dit-elle en elle-même , il ne me paroïssoit né pour le crime ; pourquoi m'a-t-il forcée de le hair ? Ils se promirent tous deux en pleurant , de chercher à s'oublier ; mais leurs foibles yeux ne voyoient pas au-dessus de leur tête l'orage qui les menaçoit. Ce qu'ils n'avoient pas prévu arriva ; les espions envoyés après eux avoient découvert leur marche ; ils furent atteints & arrêtés.

L'Officier chargé de les arrêter de la part des trente Juges établis à Memphis , lequel se nommoit Hiemor , étoit un gros homme dur & féroce qui s'étoit enrichi en faisant son métier. Il annonça sans ménagement à Zelnor , qu'il étoit condamné à être

pendu , & Neyra à être enfermée au Grand-Hôpital Général de Memphis. Zelnor fut enchaîné & placé dans une voiture séparée ; l'Officier crut devoir se charger de tenir compagnie à Neyra , & il se plaça à côté d'elle dans une autre voiture.

La douleur porte une impression respectable & en impose aux hommes les plus grossiers. Hiemor contraindit ses yeux à devenir plus doux ; il s'humanisa jusqu'à prendre la main de Neyra qu'elle lui laissa avec indifférence , & sans le regarder. L'Officier des trente Juges , malgré le triple airain qui couvroit la surface de son cœur , s'aperçut que cette main étoit jolie , & ses yeux , poursuivant la gradation , remarquerent que le bras étoit digne de la main ; cette remarque fit soupirer ce cœur qui n'avoit jamais soupiré dans sa vie. La beauté du bras de Neyra conduisit

conduisit Hiemor à s'appercevoir de celle de son visage. Il essaya à radoucir les inflexions rudes de sa voix; il se rapetissoit sur les coussins pour tenir moins de place & de peur de la gêner; il lui ramassa trois fois son éventail, complaisance extraordinaire; il l'appelloit sa belle enfant; il lui disoit de ne pas pleurer; que cela ne seroit rien; il se taisoit ensuite comme pour se reposer de l'effort qu'il avoit fait; il soupiroit à demi bas, puis il touffoit pour faire prendre le change à Neyra, comme s'il eut honte d'avoir soupiré, & Neyra continuoit de pleurer sans l'entendre & sans le regarder.

On arrêta à un caravanfera pour coucher. Hiemor s'empressa à donner la main à Neyra pour l'aider à descendre de voiture, & la lui ferra si fort, qu'elle fit un cri; il s'excusa sur la précipitation avec laquelle il

avoit voulu lui être utile ; elle parut se contenter de cette excuse ; il en ajouta rapidement beaucoup d'autres, auxquelles elle ne fit pas attention ; elle continua de marcher sans lui redonner la main , & ce second moyen d'Hiemor fut encore sans effet.

Hiemor se reposa sur les flambeaux , & espéra qu'ils lui donneroient une hardiesse à laquelle le jour est moins favorable ; il eut soin de faire placer Zelnor dans une chambre séparée , & projetta de souper seul avec Neyra. Il se ressouvint que le vin donnoit de la hardiesse , il en but & s'yvra ; bien-tôt il s'endormit & il ronfla profondément. Neyra résolut de profiter de cet instant pour s'évader. Il étoit dit que Neyra feroit toujours des sottises avec les meilleures intentions du monde ; elle avoit lu quelques romans qui

paroissoient en ce tems-là. Son sort lui parut semblable à celui de ces Héroïnes errantes & malheureuses. Sans guide & abandonnée à elle-même, elle ne vit point d'autre parti que de les imiter; elle en avoit vu parmi elles de très sages, dont les fuites dans de pareils cas avoient produit de très-bons effets; elle pensoit fermement qu'il y avoit toujours des aziles tout prêts pour les infortunées errantes; elle songea, à la vérité, à Zelnor qu'elle abandonnoit à son destin; je dois le haïr, disoit-elle. Hélas! & quand je ne l'abandonnerois pas, il n'en sera pas moins pendu. Elle passa de cette réflexion aux moyens de son évasion; ils s'offrirent aisément, & elle résolut d'en profiter. Quand la vue est une fois troublée, elle ne se fixe plus que pour s'égarer.

Le lieu où Neyra & Hiemor sou-

poient, étoit au rès de chauffée, & avoit une fenêtre qui donnoit sur le grand chemin que bordoit un bois fort épais. Elle se servit des deux draps du lit qu'elle noua ensemble & qu'elle attacha à un crampon de fer qui tenoit à la fenêtre. Après s'être ainsi laissée couler jusqu'en bas, elle se jeta précipitamment dans le bois, & résolut de s'y tenir cachée, jusqu'à ce qu'avec moins de péril elle pût prendre une route qui la délivrât du danger qu'elle venoit de courir.

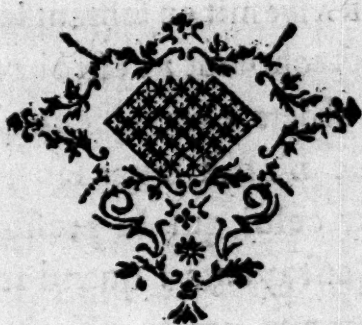
Alors au lieu de songer à ses propres malheurs, elle pensoit à Zelnor qui alloit être pendu, & elle s'en affligoit extraordinairement. Il est toujours plus douloureux à une femme de perdre son amant que son honneur. Ensuite elle considéroit l'imprudence de s'être exposée à servir de pâture aux bêtes féroces, & cette

crainte suspendit toutes les autres. Quelque insensible qu'on puisse être à la vie, on s'accoutume difficilement à l'idée d'être mangé des bêtes. Quoi qu'à seize ans on ne connoisse pas encore tout le prix de la vie, Neyra pleura alors sur l'imprudence de sa démarche. Elle aperçut de la lumière; elle courut vers l'endroit d'où partoît cette clarté. C'étoient cinq ou six Soldats de la garnison prochaine, qui faisoient pendant la nuit le métier de braconniers; ils furent étrangement surpris de voir à cette heure au milieu d'une forêt une jeune fille éplorée & pleine d'attraits. La délicatesse & les égards ne logent gueres dans l'ame des Soldats, & encore moins dans celle des Braconniers. Le démon de la concupiscence éveilla leur brutal apétit, & fomenta les dissensions de la jalousie; le plus prudent d'entr'eux pro-

posa d'attacher Neyra à un arbre ; de crainte d'évasion de sa part , & de se battre ensuite pour décider de la possession de cet objet ; le combat fut sanglant & meurtrier. Le sang de ses odieux prétendans réjaillit jusqu'à elle. Quel spectacle pour un jeune objet ! Combien maudit-elle alors sa fatale imprudence ? La terre fut en un instant jonchée de cadavres ; ils tomberent presque tous à ses pieds , en quittant la lumière avec des juremens effroyables.

La poussiere , les cris des mourrans , son propre trouble lui déroberent le reste de ce sanglant spectacle. O Ciel ! se dit-elle , comment se peut-il que les hommes qui paroissent si fort attachés à la vie , soient toujours prêts à la prodiguer pour la cause la plus foible & souvent la plus honteuse. Elle achevoit à peine cette réflexion , qu'elle vit

accourir un homme qui vola à l'arbre où elle étoit pour la détacher. Ciel ! prens pitié de moi , s'écria-t'elle ; suis-je donc destinée à servir deux fois involontairement à la brutale passion des hommes.



CHAPITRE IX.

QUEL homme Neyra trouve dans la Forêt. Aventures désagréables qui lui arrivent. Rencontre qu'elle fait d'une vieille.

NEYRA frémit en sentant les mains qui la détachotent ; l'effroi rend encore les objets plus affreux qu'ils ne sont ; elle n'osoit lever ses yeux timides sur celui qui la pressoit dans ses bras effrayants : quand ses liens furent rompus, arrête, s'écria-t-elle ; arrête, barbare, ou je vais me donner la mort. Pendant ces mots, un de ces regards s'échappa sur son redoutable agresseur ; il étoit à ses genoux. O Ciel ! poursuivit-elle, est-ce Zelnor ? Est-ce vous odieux & cher objet ? Est-ce l'affreux auteur de mes

maux qui devient mon libérateur ? Tandis qu'elle parloit il lui pressoit les mains qu'il arrosoit de ses larmes. O trop aimée & trop fatale Neyra , disoit-il , par quel bonheur te revois-je. Hélas ! voilà le premier bienfait que t'ait produit ma présence ; mais je serois trop heureux s'il devoit être sans mélange. Le Ciel semble n'avoir formé mon cœur qui t'adore , que d'un poison funeste qui doit corrompre à jamais tes jours ; & en parlant ainsi, Zelnor disoit vrai , & il lisoit dans l'avenir.

Quand Neyra eut appris à Zelnor par quel moyen elle se trouvoit à une heure aussi indue liée à un arbre au milieu d'une forêt , il lui dit. Dans le trouble causé par votre fuite , je me suis échappé & j'ai brisé mes liens ; je suis entré dans ce bois ; j'ai entendu les cris d'une femme ; je portois votre image avec moi , &

je me disois ; il n'est point d'autre femme sur la terre qui puisse avoir besoin de secours ; j'ai volé , j'ai mis en fuite le reste de vos agresseurs. Hâtons - nous pendant que la nuit nous favorise , d'arriver par des routes qui me sont connues , jusqu'à la Ville prochaine. En attendant il est à propos que nous changions d'habit , de crainte d'être découverts , & tandis que je me revêtirai de celui d'un de ces hommes qui sont expirés , vous braveriez à couvert sous le mien , les vaines poursuites de nos gardes ; quoi ! dit Neyra , je déguiserois mon sexe ? Hélas ! quand une femme commence à en dépouiller les vêtemens , elle n'est pas loin d'en dépouiller les principes. Zelnor qui lui avoit déjà prouvé tant de choses , la rassura. Hé bien , reprit-elle , je consens à tout ; que peut-il m'arriver de pis que ce qui m'est arrivé ?

La douleur & la fatigue avoient épuisé ses forces ; Zelnor la porta dans ses bras. Dans cette attitude , elle disoit tout bas ; quoi ! cet homme qui doit m'être à jamais odieux , me mettra-t-il toujours dans le cas d'avoir recours à lui. Profitons cependant de son secours sans tirer à conséquence ; il viendra un tems où je me promets bien de ne le plus revoir. Dieux ! pardonnez-moi , ajoutoit-elle , vous voyez bien que ce n'est pas ma faute , si je suis à présent dans ses bras. Ils marchaient en faisant chacun des réflexions séparées , & ils arriverent à Peluse au lever de l'aurore.

Zelnor songea en arrivant , à aller acheter des habits ; mais par un hazard surprenant il trouva ses poches sans argent. L'Officier des trente Juges , en confisquant ses papiers , avoit apparamment par mégarde aussi confisqué son argent.

Neyra n'en avoit point ; en sortant de chez sa mere elle n'avoit pas pensé qu'elle en auroit eu besoin , d'autant mieux qu'elle ne se ressouvenoit point du tout d'avoir lu dans ses livres , que les Héroïnes malheureuses qui voyageoient eussent besoin d'argent. Zelnor chercha sa montre , mais par la même méprise des gens qui l'avoient arrêté , elle avoit suivi sa bourse , ainsi que le reste de ses bijoux. Il resta morne & pensif , & priant Neyra d'entrer pour un moment dans une mazure inhabitée à l'entrée du Fauxbourg ; il disparut comme un éclair , en l'assurant qu'elle le reverroit avant peu.

Neyra parut un peu surprise de l'incivilité de Zelnor ; cependant , dit-elle , il faut bien qu'il ait de bons motifs pour me laisser ainsi seule & exposée à mille dangers. S'il a été assez barbare pour me deshonorer ,

ce n'est pas une raison de croire qu'il le soit assez pour vouloir ma mort.

Elle parloit ainsi lorsqu'un Sergent de Peluse passa par hasard près de la masure ; par hasard il prit envie à ce Sergent d'y entrer. Il n'eut pas plutôt jetté les yeux sur Neyra, déguisée en homme , qu'il s'écria , en lui disant ; beau jeune homme , à quoi te sert ce déguisement & cette retraite où tu te caches ? Crois-tu qu'ils te fassent éviter la mort que l'on destine aux lâches déserteurs ? Neyra pleuroit & ne comprenoit rien à ce discours ; envain tu pleures , continua le Sergent , ces larmes conviennent à ta figure efféminée , mais elles ne te sauveront pas de quarante bons coups de fusils dont il ne te sera pas fait grace d'un seul. La cervelle d'une si belle tête aura bonne grace à sauter en l'air.

Neyra comprit que ce Sergent la

prenoit pour quelque Soldat qui avoit déserter ; elle pleura amèrement de cette fatale méprise qui alloit lui faire casser la tête : mais , hélas ! se dit-elle , il vaut encore mieux mourir que de me découvrir , quoique le Ciel sache que mes intentions ont été bonnes jusques ici. Que dira Zelnor quand il saura qu'on va me casser la tête ? Il dira que c'est sa faute , & que tous mes malheurs devoient venir par lui. Hélas ! je lui pardonne encore , & Dieu veuille seulement qu'il ne soit pas pendu.

Ce Sergent fit signe à quelques hommes qui le suivoient ; ils chargerent de liens les mains délicates de Neyra ; l'un d'eux osa meurtrir son beau visage , & ils la conduisirent à Peluse.

Le Chef de la Troupe la fit traîner au suplice dans la grande place de Peluse , au milieu de soixante

Soldats armés de fusils. Tous les Habitans qui se pressoient sur son passage pleuroient de compassion & admiroient sa bonne mine , & principalement les femmes qui trouvoient que c'étoit grand dommage de casser la tête à un si beau jeune homme.

Neyra étoit à genoux les yeux bandés ; le Chef donna aussi-tôt le signal pour tirer ; soudain un jeune Soldat envisageant Neyra , s'écria ; qu'allez-vous faire , ce n'est point un déserteur ainsi que vous le croyez , c'est une jeune fille à qui vous allez casser la tête. Le jeune homme qui parloit ainsi étoit Zelnor lui-même , Soldat dans la même troupe.

Il venoit de s'engager pour sauver Neyra de la misère ; il s'étoit vendu pour une modique somme , afin que cette somme pût au moins la secourir quelques tems. Il étoit volé à la masu-

re, & il n'avoit plus retrouvé Neyra. Le Chef à ces détails marquoit son étonnement, & sembloit douter s'il devoit ajouter foi aux paroles de Zelnor. En ce moment un autre jeune homme sorti de la foule des spectateurs, s'avança, & dit ; je ne sçais si ce jeune homme est une fille ou non ; mais à coup sûr il n'est point le déserteur qu'on veut punir : car c'est moi qui le suis ; en disant ces mots il se précipita parmi les soldats, & demanda son suplice en livrant le coupable à la place de l'innocent.

Le Chef fut attendri. Il fit grâce au déserteur. Quand à ce jeune homme, ajouta-t-il, si c'est une fille, ce ne peut être qu'une aventuriere, & en ce cas elle en fera quitte pour passer par les verges ; en achevant ces paroles il fit conduire Neyra en prison.

Elle

Elle parla encore en elle-même, chemin faisant, & se dit, il est donc arrêté que ce Zelnor ne doit me tirer d'un abyme que pour me précipiter dans un autre. Tous les maux que j'éprouve me doivent donc venir de lui. Il faut bien qu'il soit coupable, puisque les Dieux tournent ainsi contre moi & contre lui-même tout ce qu'il croit faire pour une bonne cause. Dieux ! je serai donc fouettée, il valloit beaucoup mieux qu'on me cassât la tête. Hélas ! je sens qu'en me faisant connoître je ne passerois point sans doute par les verges ; il vaudroit bien mieux courir le risque d'être enfermée au Grand-Hôpital Général de Memphis, que de souffrir l'immodestie de paroître nue au milieu de quarante mains barbares & robustes qui me meurtriront les épaules. Mais Zelnor seroit découvert ; il m'a bien fait du

mal ; il m'a deshonorée ; mais quoi qu'il ait fait : hélas ! est-ce à moi à le faire pendre.

En finissant ces mots elle entra dans la prison. Je ne sçais comment le Chef fit ; mais il fut instruit du sexe de Neyra , & quoiqu'il la trouvât jolie , il ne révoqua point sa sentence. Le jour de l'exécution fut fixé au lendemain.

Cependant Hiemor n'étoit payé que pour les arrêter , & non pour courir après eux s'ils s'échappoient ; par conséquent il ne s'en donna pas la peine. S'il croyoit avoir quelque reproche à se faire , c'étoit de n'avoir pu ramener Neyra , & il se promettoit bien de ne plus s'yvrer quand il seroit chargé de conduire une jeune fille.

Le jour qui devoit éclairer l'exécution de Neyra , le Chef des Soldats fut touché de ses pleurs ; il lui fit proposer un accommodement hon-

nête ; on n'a pas bien sçu de quel genre étoit la proposition , mais il est certain que Neyra répondit qu'elle aimoit mieux passer par les verges.

Zelnor devoit être présent à ce cruel spectacle ; il devoit lui-même sur ce beau corps qu'il idolâtroit , donner à ses compagnons l'exemple de la cruauté. A l'aspect de tant de charmes qui alloient être ensanglantés par ses mains , il tomba évanoui ; il fut transporté en prison. Ses camarades acheverent sans lui cette cruelle exécution. Ce corps qui ne devoit être couvert que des baisers de l'amour , fut déchiré & meurtri par les flétrissures de quarante mains barbares , & Neyra après cette opération fut bannie & conduite hors des murs de la Ville.

A peine avoit-elle fait quelques pas , que ses forces affoiblies lui man-

querent; elle s'assit sur une pierre & déplora sa situation. O Zelnor! disoit-elle, comptons maintenant tous les maux que je souffre par toi. J'ai été deshonorée; j'ai fui avec toi; j'ai été à la veille de servir encore à la brutale passion de cinq Soldats; je viens de passer par les verges; je suis bannie & ne sçais où aller. Elle pleuroit & disoit, & tout cela pour avoir écrit à Zelnor; sans cette imprudence, il ne me fût point venu voir; je ne me ferois point trouvé mal, & il ne m'eût point deshonorée; je n'aurois point été chez lui; sa femme n'eût point vu cette fatale lettre; je ne me fusses point enfui avec lui; il ne seroit point en prison, & il ne courroit point le risque d'être pendu. Elle se désoloit & continuoit de pleurer abondamment, lorsqu'une vieille femme passa; elle demanda à Neyra le sujet qui la faisoit pleurer: Neyra lui fit en

L'OPTIQUE. ~~DI~~

langlotant une fable que la vieille crut ou qu'elle fit semblant de croire, & se vit forcée d'y insérer malgré elle la circonstance des verges qui étoit trop fraîche & trop récente pour la diffimuler.

La vieille la consola & loua la résolution qu'elle avoit prise d'entrer dans une maison de Prêtresses. Orosmade vous soit en aide, ma chere enfant, ajouta la vieille, à quelque chose malheur est bon, puisque cette aventure m'a fait vous rencontrer; je suis attachée à la maison d'un jeune Seigneur Egyptien qui demeure à quelques pas d'ici. Vous ne sçauriez croire combien il est obligeant & sur-tout pour les jeunes filles qui sont aimables comme vous; il faudra lui raconter votre histoire. Non pas ma mere, interrompit Neyra, je ne veux pas que ce jeune Seigneur sache que j'ai été souettée, c'est bien assez que vous le

fachiez. Oh ! quant à moi , reprit la
vieille , je suis discrète. Ce jeune Sei-
gneur doit partir demain pour Mem-
phis où il a une sœur Prêtresse d'O-
firis. Il se fera un plaisir de vous y
conduire , car il est fort galant. Tant
pis , interrompit encore Neyra , la
galanterie des hommes m'a causé trop
de malheurs pour que ce ressouve-
nir sorte fitôt de ma mémoire ; mais
n'importe s'il est grand Seigneur , il
a de la vertu , il n'abusera point d'une
jeune fille qui implore ses bontés. Les
gens au-dessus des autres hommes par
la condition , mériteroient-ils le titre
de grands , si leur ame ne répondoit à
leur naissance.



CHAPITRE X.

QUEL est le Seigneur Egyptien ; quel accueil en reçoit Neyra ; résolution courageuse par laquelle elle échappe à une aventure périlleuse.

NEYRA, en arrivant au Château, trouva à l'entrée du pont un petit homme pâle, qui sembloit n'avoir qu'un souffle de vie. Vous voyez, dit la Vieille, le Seigneur Nocrater à qui appartient ce Château. En même-tems le petit homme s'empara familièrement de la main de Neyra, qu'il baïsa plus familièrement encore. Il s'écria fort haut, qu'il la trouvoit jolie comme un Ange. Où diable, cria-t-il à la vieille, as-tu fait cette trouvaille ? De par Orosmade cet enfant est merveilleuse ! & sur le champ il la conduisit dans un salon, où il la pré-

senta à cinq ou six amis, avec lesquels il devoit souper.

Ils se leverent tous en tumulte & s'approcherent d'elle pour la considérer de plus près; ils observerent l'élégance de sa taille, ils louerent tour-à-tour & expérimentalement la beauté de ses bras & celle de sa gorge, & pendant cet examen Neyra disoit tout bas, en pleurant, que veut dire ceci, & où m'a-t-on conduite? Je crains bien que cette aventure ne soit pire que celle des verges.

Le repas fut gai; la conversation tomba sur les femmes Egyptiennes. Je les connois trop, disoit Nocrater, pour les craindre; je jure bien qu'elles ne me feront jamais faire de folies; je respecte beaucoup les gens qui jadis se noyoient pour elles; mais quant à moi je ne me noyerai point.

Les amis de Nocrater, qui n'étoient pas habitans de Memphis, ne prirent

rent congé de lui , que lorsqu'ils furent fort yvres ; & après avoir embrassé familièrement Neyra, ils se retirèrent , en leur souhaitant à tous deux une bonne nuit.

A ce mot de nuit Neyra frémit ; que veut dire cette nuit , dit-elle à Nocrater , lorsque ses amis furent partis ? Oui parbleu , ils ont raison , ma belle Reine , dit le petit homme , en lui passant la main sur la gorge , vous êtes faite pour faire passer la nuit la plus délicieuse à un galant homme. Mais à propos , il est tard , continua-t-il , en regardant à sa montre , quand il vous plaira , mignone , nous nous retirerons.

Comment, Monsieur , reprit Neyra , d'un air effrayé , est-ce que vous prétendez que nous passerons la nuit ensemble ? La demande est adorable , repartit le petit homme , en

éclattant de rire ; eh ! mais je vous le demande à vous-même , & sur le champ il sonna.

Non , Monsieur , il n'en fera rien , lui cria Neyra , vous ne me connoissez pas ; je suis une fille vertueuse. Oh ! je n'en doute point , repartit le Seigneur Egyptien , je sçais mon enfant que tu es une fille fort sage ; moi j'aime la vertu , & c'est la tienne que je veux récompenser. Ah ça , ne va point me faire d'éclat devant mes esclaves ; je te crois trop bien élevée & trop raisonnable pour cela. Les esclaves de Nocrater arrivèrent. Conduisez , leur dit-il , cette créature à mon appartement. Cette petite fille est un peu mutine , & a besoin d'être formée. Puissant Oros-made ! où suis-je , disoit Neyra pendant qu'elle montoit ? Maudite vieille ! O Ciel ! ferai-je toujours des fautes ? Ne verrai-je jamais devant moi ?

Ciel ! daigne m'inspirer , que faut-il donc que je devienne ?

Ce petit monologue fut terminé à l'entrée de l'appartement par le Seigneur Egyptien , qui congédia ses esclaves & resta seul avec Neyra ; Eh ! mais tu fais l'enfant , lui dit-il en l'embrassant plus que familièrement ; & pendant ce peu de mots il cherchoit à la deshabiller. Non , dit Neyra , ou vous m'arracherez plutôt la vie ; & le petit homme continuoit toujours à lui ôter tantôt une manchette , tantôt sa respectueuse. Neyra , se sentant presque nue , & frémissant à l'approche du danger , s'échappa précipitamment du fauteuil où Nocrater la retenoit. Il la poursuivit. Au nom des Dieux , s'écria-t-elle , en se jettant à genoux , cessez votre odieuse entreprise , je vous en conjure par tout ce qui doit vous être cher ; assez d'autres plus

jolies que moi se feront peut-être un bonheur de ce qui feroit mon plus grand supplice. Quelle volupté barbare trouveriez-vous dans des faveurs arrachées par la violence ; n'espérez pas au reste d'en venir même jusques-là , tant qu'il me restera un souffle de vie. Assassinez-moi du moins avant de pousser plus avant vos fureurs ; si mes pleurs & vos remords ne peuvent rien sur votre ame , un crime de plus ne doit pas vous coûter.

En vérité , dit le Seigneur Egyptien , tu prêches comme un Ange , & cela m'engage encore mieux à te prouver l'amour que j'ai pour toi. En achevant de parler , ses yeux étoient étincelans , & pétilloient du feu de la débauche ; il la prit entre ses bras , & voulut consommer son crime. Eh bien ! dit Neyra , tu n'auras qu'un corps inanimé en proie

à tes odieux transports : & saisissant à ces mots l'épée de Nocrater , elle alloit s'en percer ; il l'arrêta & il ne douta point qu'elle n'eût achevé son dessein ; la vraie douleur n'en impose point. Tout Seigneur qu'il étoit , tant de vertu le frappa. On prétend qu'il convint alors qu'il étoit au moins dans le monde une femme estimable. C'est le propre de la vertu d'être respectable , même aux plus libertins. Il se promenoit à grands pas , & s'écrioit : ah ! maudite vieille , tu m'as trompé. Quoi , Monsieur , elle ne vous a donc pas instruit de mes motifs , interrompit Zeyra , en les lui détaillant ? Moi point du tout , reprit Nocrater , & voilà pourquoi je vous ai manqué : car je vous jure que je suis l'homme de l'Egypte le plus respectueux envers les femmes. Mais que diable , jolie comme vous êtes , quelle est votre

manie de vous aller enterrer parmi des Prêtresses. On ne vous a point trompée, j'ai une sœur Prêtresse d'Osiris, il est vrai que je ne la vois pas ; cependant je suis convaincu qu'à ma considération elle vous recevra. Je dois aller demain à Memphis pour aider à faire pendre un jeune homme qui est actuellement dans les prisons, lequel a quitté sa femme pour enlever une petite créature, & je profiterai de cette occasion pour arranger votre entrée parmi les Compagnes de ma sœur. Que dites-vous ? quel jeune homme, s'écria Neyra d'une voix émue ? Que ces Juges sont cruels ! & comment peut-on pendre un jeune homme ? On dit qu'il s'appelle Zelnor, répondit Nocrater. Mais ciel ! quel intérêt, reprit Neyra, plus émue encore, avez-vous à la mort de cet homme ? Moi aucun, repartit Nocrater, je ne l'ai jamais vû ; ce n'est qu'à la sollicitation de ma famille

que je m'employe à tout ceci. Il a épousé ma sœur, que je n'aime point, & avec laquelle je suis brouillé ; on sçait que je suis parent du chef du Sénat, & l'on m'a engagé à venger l'affront fait à ma sœur. Il n'est d'ailleurs pas mal que ce Zelnor soit pendu, pour lui apprendre à vivre & pour instruire ses pareils à ne point s'égalier aux gens de qualité.

Eh ! sçavez-vous, Monsieur, dit Neyra, en s'efforçant de cacher son trouble, le nom de celle que ce Zelnor a enlevée. Je ne l'ai jamais vûe non plus, répondit Nocrater, je sçais seulement qu'elle s'appelle Neyra ; que cette petite fille est une créature fort dangereuse ; & que sa mere est une folle.

Non, Monsieur, s'écria Neyra, entraînée par la violence des mouvemens qu'elle éprouvoit ; je connois cette mere, & je peux vous af-

surer que c'est une femme très-respectable, & qui méritoit une autre fille que cette Neyra dont vous me parlez. Cependant détrompez-vous aussi sur le compte de cette dernière, il est vrai qu'elle s'est attiré bien des malheurs par sa faute, mais elle est encore plus malheureuse que coupable; je sçais que son cœur est pur, qu'il n'a péché que sans intention, & qu'on doit lui pardonner des fautes, dont elle a été trop sévèrement punie.

Qu'entends-je, reprit Nocrater avec étonnement? Est-ce vous qui parlez pour Neyra? Ou ne seriez-vous point vous-même cette Neyra? Oui, Monsieur, repartit-elle alors, en fondant en larmes, & cédant à l'effusion de son cœur, vous la voyez, je la suis cette malheureuse fille d'Oltane, cette créature si coupable, mais qui n'a jamais cessé d'être esti-

mable ; tout mon crime est d'avoir aimé Zelnor sans le sçavoir & sans le vouloir. Hélas ! il en est plus puni que moi , puisqu'il va perdre le jour.

Son sort peut-il être à plaindre ; reprit Nocrater ? Il n'est point malheureux puisqu'il est aimé , & je ne suis point surpris qu'il ait abandonné ma sœur pour vous : car à sa place j'en aurois fait de bon cœur tout autant. Mais écoutez , poursuivit-il , après s'être recueilli un instant en lui-même , si la vie de ce Zelnor vous est chère , il y a moyen d'arranger tout cela ; je vous aime pour le moins autant qu'il vous aimoit ; vous êtes malheureuse ; vous n'avez point d'asyle ; tout le monde peut n'être pas d'aussi bonne foi que moi sur l'article de votre vertu ; je veux réparer mes torts , en vous offrant ma main. Ma fortune & mes

titres valent bien , je crois , une maison de force.

Neyra dévora en elle-même l'humiliation de ce discours , & elle répondit : vos offres me flattent sans m'éblouir ; ma main dépend de ma mere ; toute coupable que je suis envers elle , je n'ai point oublié la soumission que je lui dois. Hélas ! je ne sçais si c'est à moi à vous demander la grace de Zelnor ; mais s'il ne l'obtient point de votre générosité , il ne la devra point à un nouveau crime de ma part.

Je vous entends , dit Nocrater , avec un souris ironique , vous comptez sur mon indulgence. Je commence à croire une partie de ce qu'on m'a dit sur votre chapitre. Tout cet étalage de vertu est commun à celles qui se sont fait une habitude d'en manquer , & vous avez raison de trouver plus commode une

intrigue avec ce Zelnor, que les de-
voirs honnêtes d'une femme mariée ;
mais vous aurez tout le tems de son-
ger à lui quand il sera pendu.

On ne sçait pas trop ce que Neyra
eût répliqué à l'insolence de ce pro-
pôs, lorsqu'elle en fut empêchée par
une grande lumière venant à travers
des croisées, qui parut illuminer tout
l'appartement. Bientôt on entendit
un bruit de chevaux au loin dans la
campagne, & Nocrater mit prompte-
ment la tête à la fenêtre pour voir
ce que c'étoit.



CHAPITRE XI.

*COMMENT Nocrater épouse Neyra ;
événement terrible après les nœces.*

NOCRATER vit un homme lié que plusieurs Gardes conduisoient avec des flambeaux ; Neyra , qui le vit aussi , s'écria : ah Ciel ! c'est Zelnor que sans doute on mène pendre. Il lui cria de loin , adieu Neyra , je vais à la mort. Ciel ! préserve-la , ajouta-t-il , du reste des malheurs que mon infortune semble lui réserver. Disant ces mots , les Gardes l'entraînoient , & déjà il étoit loin des yeux de Neyra.

Puissant Orosmade ! s'écria-t-elle , en joignant les mains , souffrirez-vous qu'il périsse d'une mort ignominieuse. Barbare Nocrater , je suis à vous , empêchez que Zelnor ne

soit pendu; vous voyez ma foiblesse, elle est honteuse, j'en frémis; mais n'en redoutez point les suites, mon cœur, élevé avec des principes, sçait trop combien l'affreux Zelnor lui doit être odieux; qu'il vive seulement. Assez d'autres barrières séparent éternellement ses horribles destins d'avec les miens; qu'il vive, & vous sçaurez si ce cœur, soutenu par le devoir, sçait tenir ses sermens.

A ces mots la joie rayonna sur le visage de Nocrater; il baïsa avec transport la main de Neyra, & lui demanda pardon des injures qu'il lui avoit dites, en y en substituant de nouvelles.

Il ajouta ensuite: en vérité je suis charmé pour ma sœur que vous soyez raisonnable, & que son mari ne soit pas pendu: car enfin cela auroit produit un éclat fâcheux. En

ce cas-là , nous allons partir ensemble pour Memphis , où je vous réponds de sa vie , à condition qu'il aimera ma sœur , ou qu'il en fera semblant , & qu'il n'enlèvera plus de filles de qualité.

On prépara tout pour la route , & quand ils furent en chemin Neyra se dit en elle-même , selon sa coutume : ô ma mere ! pardonne moi ces affreux liens que je forme sans ton aveu , c'est pour empêcher qu'un homme ne soit pendu ; le Ciel s'élèveroit-il contre un si louable motif. Hélas ! ne suffit-il pas de la rigueur de ce sacrifice pour en expier le forfait. Je puis certainement me fier à Nocrater ; un grand Seigneur peut être capable de foiblesse , mais il ne peut l'être d'un crime.

Pendant que Neyra parloit ainsi , Nocrater , qui faisoit aussi quelquefois des monologues , se disoit :

cette petite fille vaut bien qu'un homme de qualité se donne la peine de la tromper ; je feindrai de l'épouser , & cela fera tout simple : les gens de qualité peuvent faire tout ce qu'ils veulent.

A deux lieues environ de Memphis, Nocrater se trouva pressé d'épouser Neyra ; il la conduisit chez un autre Seigneur Egyptien nommé Cratidas , avec lequel il étoit en liaison. En cetems-là , c'étoit l'usage en Egypte que la plûpart des hommes opulens eussent chez eux de petits Temples domestiques , pour leur éviter la peine d'aller aux Temples publics , qui n'étoient faits que pour le peuple. Ce fut là que Nocrater résolut de se marier avec Neyra. Le moment en fut hâté : on marche à pas lents vers les bonnes actions , on vole à tire d'aîles vers les mauvaises.

Nocrater, qui ſçavoit parfaitement qu'il ne faut point d'intervalle entre la ſéduction & la réflexion de ceux qu'on veut ſéduire, avoit fait préparer à la hâte les habits nuptiaux. Neyra ne put s'empêcher de trouver trop de promptitude dans cette maniere d'être ſervie, quelque choſe qu'elle ait entendu dire des merveilles de Memphis à cet égard. Elle ſe para magnifiquement, ainſi qu'une victime qu'on orne de fleurs pour être immolée. Ses regards égarés ſembloient entrevoir le précipice vers lequel elle ſ'avançoit ; mais lorsque Neyra avoit fait quelques pas en avant, jamais elle ne reculoit en arrière.

Neyra trouva en arrivant au château de cet ami le ſalon rempli d'hommes & de femmes, qui à en juger par l'indécence de leur maintien & l'impertinence de leur ton, paroifſoient de
la

plus grande qualité ; ils félicitèrent tous Neyra sur cet événement , & les respects qu'ils lui rendirent suspendirent un moment sa tristesse au profit de sa vanité. L'amour propre est le dernier sentiment qui meurt chez les femmes.

Quand le moment de la célébration fut arrivé Neyra frissonna en avançant vers le sanctuaire ; mais elle prit ce frissonnement pour cette révolution de la pudeur , qui faisoit , aux approches de l'Autel , une fille qui se marie pour la première fois. Après la cérémonie , on abrégea les formalités usitées en pareil cas ; le souper fut court , & les époux furent conduits à leur appartement. Nocrater , si habile à deshabiller , voulut , avec plus d'apparence de justice , user alors de ses droits ; mais Neyra s'y opposa avec vigueur , elle ne pouvoit concevoir en quoi les

femmes faisoient confister la pudeur ; Une femme , se disoit-elle , qui avoit cédé à l'amour de son amant , après lui avoir résisté long-tems , étoit deshonorée , & une fille pouvoit impunément , sans rougir , voler dès la premiere fois dans les bras d'un homme qu'elle ne connoissoit point. Neyra obtint du Seigneur Egyptien , quelque habile qu'il fût à cet exercice , qu'il ne la deshabilleroit point ; il consentit à perdre quelque chose de ses droits dans l'espoir de s'en dédommager. De quelque façon que s'y prenne la modestie d'une femme en présence d'un homme , elle ne se deshabille point impunément pour ses charmes ; le peu que No-crater en voyoit l'enflammoit pour ce qu'il ne voyoit pas. Neyra détacha vingt épingles & les ratacha vingt fois ; elle exigea , avant de se placer au lit nuptial , que les lu-

mieres fussent éteintes ; l'amoureux Nocrater y consentit avec peine ; il ne trouvoit pas trop de tous ses sens pour jouir d'un objet aimable. Cette obscurité , si favorable à la pudeur des belles , disoit-il , est un vol fait aux plaisirs des hommes ; c'est la volupté des yeux qui donne le sel à toutes les autres. Les bougies furent éteintes , & il alloit se placer près de sa chere Neyra , lorsque des cris affreux firent retentir le Château.



CHAPITRE XII.

CE qui arrive à Nocrater au lieu de consommer le mariage ; surprenantes curiosités que Neyra voit dans le Palais Royal de Memphis ; & comment une chaise est cause qu'elle entre chez des Prêtresses.

NEYRA se leva effrayée, & le Seigneur Egyptien plus effrayé, parce qu'il étoit coupable, reprit à la hâte les vêtemens qu'il avoit ôtés avec plus de promptitude encore. Bientôt tout le château parut éclairé ; on entendoit retentir les cris de meurtre & d'assassin. Aux premiers mots que comprit Nocrater, il disparut par le jardin ; tous les esclaves étoient assemblés autour d'un homme expirant & baigné dans son sang,

qu'on reconnut pour celui , qui , sous les fonctions de Prêtre , avoit célébré le mariage de Neyra & de Nocrater.

Quand on eut transporté cet homme dans le fallon , il souhaitta parler en secret à Neyra & au maître de la maison. Dans cet instant parut Nocrater porté sur un brancard , quelques esclaves l'avoient trouvé sans connoissance au bas des murs du jardin , où il s'étoit rompu une cuisse en voulant s'évader. Il reprit l'usage de ses sens ; alors l'homme baigné dans son sang parla ainsi : la présence de Nocrater ne m'empêchera point de dévoiler ce que j'avois à dire ; je ne suis point Prêtre , Nocrater est mon maître & je suis son affranchi ; je viens d'être démasqué par un des esclaves de Cratidas , ou plutôt par le Ciel , qui ne laisse jamais le crime impuni. Quand je me

fuis vû reconnu , je n'ignorois pas , qu'instrument des crimes des grands Seigneurs , quand le crime est découvert , les châtimens retombent sur celui seul qui l'a exécuté , & qu'il est livré aux supplices par la même main à qui son crime a été utile. J'ai voulu prévenir la punition qui m'étoit réservée , en enfonçant deux coups de couteau dans le sein de l'esclave qui m'avoit reconnu ; le Ciel l'a sauvé de ma fureur , mes coups portés par une main désespérée ne lui ont fait qu'une légère blessure. Alors , je me suis vû entouré des autres esclaves , & du couteau sanglant qu'ils m'ont arraché ; ils m'ont percé de mille coups mortels. Dieux ! ajouta-t-il , recevez mon sang en expiation de mon forfait ; je pardonne ma juste mort à mes bourreaux , puisqu'elle sauve l'innocence.

Neyra frémit à ces affreux détails ; ainsi , s'écria-t-elle , ce Ciel , qui ne laisse jamais le crime impuni , vouloit me punir d'un hymen contracté sans l'aveu de ceux à qui je dois l'être ; ô ciel ! arrête là ta justice , & n'étends pas ton bras aussi loin que mes fautes.

Cratidas épouvanté restoit immobile ; il ignoroit les principales circonstances de cet événement ; il n'avoit point cru prêter sa maison à l'accomplissement d'un forfait ; il ne connoissoit point le Prêtre qui avoit marié Neyra ; Nocrater avoit feint un mariage secret , & il s'y étoit prêté par cette indulgence qu'ont les jeunes gens pour leurs foiblesses réciproques. Léger , frivole & libertin , ses vices n'avoient point intérieurement corrompu chez lui les semences de l'éducation ; & , sans être vertueux , il avoit des principes d'honneur. Il regarda d'un air indigné Nocrater. Le

Seigneur Egyptien avoua tout : devenu furieux par la circonstance , il s'arma d'un pistolet dont il présenta le bout à Neyra : meurs , dit-il , puisque je n'ai pu te posséder , tu ne feras pas la proie d'un autre. Heureusement il n'atteignit pas Neyra ; la frayeur lui fit éviter le coup. Alors , Nocrater , tirant un poignard qu'il tenoit caché sous son vêtement , s'en perça , sans qu'on put l'en empêcher , il vomit son ame criminelle avec son sang , & l'affranchi expira peu d'instans après lui.

Le jour commençoit à paroître , Neyra résolut de profiter du trouble de cet événement pour s'évader de cette funeste maison , sans sçavoir où aller. Elle suivoit tristement la route qui conduit à Memphis , & disoit : quel destin me poursuit ! c'est peu de tous les maux que j'ai effuyés par ma faute ; j'ai encore été à la veille de
coucher

toucher avec un homme qui n'étoit point mon mari ; je suis cause que deux autres hommes ont été assassinés, & pour comble de malheur je suis seule, sans secours, sans argent, exposée au milieu d'un grand chemin à quatre heures du matin, & sans sçavoir où aller. O Zelnor ! si tu n'es pas encore pendu, tu fremirois, en apprenant mon sort, des maux que je souffre par toi.

En entrant dans Memphis, la frayeur d'être reconnue s'empara d'elle, & elle vouloit retourner sur ses pas. Seule & livrée à moi-même, ajoutoit-elle, quel secours pourrois-je espérer si je rencontrois le fatal Hiemor. Mais Zelnor vit peut-être encore, ce Zelnor est à Memphis ; c'est du moins une consolation pour moi d'y respirer le même air que lui, & cette réflexion la ramena. Elle entra dans un Temple, &

s'occupa à prier Osiris pour faire diversion aux éguillons de la faim qui commençoient à se faire sentir; mais sa priere n'étoit pas de bonne foi, & Osiris ne l'entendit pas.

Un Desservant vint l'avertir de se retirer, parce qu'il étoit midi & qu'on alloit fermer le Temple. Elle sortit & marchoit sans sçavoir où aller; elle passa près le Palais Royal de Memphis; elle y entra sans sçavoir pourquoi elle y entroit; elle vit beaucoup de monde assemblé dans une allée & elle y alla sans sçavoir encore pourquoi elle y alloit; elle trouva des chaises rangées par ordre & elle s'y assit; elle demanda à quelqu'un comment s'appelloit cet endroit; on lui dit que c'étoit un Jardin Royal, où le Prince, qui en étoit le maître, permettoit qu'on vint se promener.

Elle n'obtint, pour racher d'ou-

blier sa douleur , de s'occuper un moment du spectacle qui s'offroit à ses yeux. Elle vit des hommes , ou en crut voir , parce qu'ils avoient des bras & des jambes , mais ils ne ressembloient en rien aux autres hommes qu'elle avoit vû , pas même à Nocrater. Malgré l'énorme petitesse de certains bonets triangulaires de quelques-uns , contrastés par des têtes monstrueuses , elle reconnut que c'étoient des chapeaux à un bord de ruban noir , tels qu'elle en avoit vû en passant dans la rue à quelques esclaves. La poudre encore récente sur leurs épaules lui fit juger , malgré le reste de leur parure , qu'ils n'avoient pas encore achevé leur toilette , & qu'ils étoient venus avec leur habit à peigner. A la vûe de leur frisure roide & pomadée , dont les boucles avec affectation extrêmement distantes les unes des autres , se terminoient en

pointe dans leurs yeux , elle ne put s'empêcher de se rappeler que Zelnor , qui lui avoit tant plu , ne se frisoit point ainsi. De gros gands épais dont , malgré la chaleur , leurs mains étoient revêtues , lui firent penser qu'ils avoient quelque incommodité qu'ils vouloient celer , ou qu'ils ressembloient aux Peuples du midi , qui se couvrent excessivement de peaux & de vêtemens pour se préserver de la chaleur ; & leur bourse , plantée de près au haut de leur tête , lui sembloit par sa largeur destinée à cacher aussi quelque défaut dans leurs épaules. Quelques-uns d'entre eux , par quelque épargne qu'elle ne comprenoit pas , n'avoient que la moitié d'une veste , en sorte que la moitié subsistante ne passoit pas la ceinture. La hauteur , la roideur & la consistance de leurs cols la confirmerent dans

la pensée qu'ils portoient des carcants , ainsi qu'on en donne aux enfans pour les faire tenir droits. Elle jugea sur-tout qu'il falloit que la plupart fussent nécessairement malades , car ils se donnoient le bras en s'appuyant nonchalamment l'un contre l'autre , & heurtant les passans de façon à lui faire craindre qu'ils ne tombassent de foiblesse. Elle pensa encore que c'étoit sûrement pour les préserver de cet accident qu'ils avoient à leur côté des bouquets énormes , comme les femmes auroient honte d'en porter au jour de leurs nôces. Elle n'eut pas de peine à se persuader qu'ils devoient être bien méchans & bien indisposés contre le genre humain : car ils avoient des épées d'une longueur épouvantable ; & elle ne put s'empêcher de conclure que les femmes de ce pays-là devoient être bien dépravées , à en juger par le

mal qu'ils en disoient. Elle eut la curiosité d'examiner les femmes à leur tour. Cette vûe suspendoit pour un instant le souvenir de ses malheurs, & un instant volé au spectacle de ses propres chagrins, dans quelque situation que ce soit, est toujours précieux. Elle remarqua que les femmes ne marchotent point, mais qu'elles trotoient. Elle entendit nommer quelques Courtisannes, & elle fut surprise : car elle les avoit prises pour des femmes de qualité ; on nomma quelque tems après des femmes de qualité, & elle fut encore étonnée, car elle les avoit prises pour des Courtisannes. Elle vit bien quelques hommes & quelques femmes qui sembloient distingués de tout le reste par un air de décence & de simplicité ; mais de ceux-là le nombre étoit fort petit, & ces gens-là paroissoient obscurs dans la pro-

menade, & n'attiroient les yeux de
personne. en ali's , se voyoit s'obser

Un moment après, une femme
vint, qui lui demanda de l'argent.
Pourquoi, dit Neyra? puisque le
Prince à qui appartient cette pro-
menade permet qu'on y vienne, il ne
doit point exiger de payement. Aussi
n'en exige-t-il pas, répondit la fem-
me, & ce n'est point par son ordre
que je vous en demande; mais c'est
la règle d'affermir des sièges dans
toutes les promenades, ainsi que
dans les Temples, parce qu'il n'est
pas du bon ton de s'asseoir sur les
bancs qui y sont placés, & qui ne cou-
rent rien; c'est pour cela qu'on a eu le
soin de les enlever en partie dans tous
ces Temples, & dans presque toutes
les promenades. Mais, dit Neyra,
il faut donc que les gens qui ne sont
pas riches, & qui ne sont pas du bon
ton, se refusent de prier les Dieux

& d'aller prendre l'air dans les promenades royales, s'ils ne peuvent pas se tenir sur leurs jambes. On voit bien que vous êtes étrangère y Mademoiselle, répondit la Loueuse, mais payez-moi ma chaise, tout le reste ne me regarde point. Hélas ! Madame, dit Neyra, je n'ai point d'argent ; hé bien, Mademoiselle, repartit la Loueuse, en lui arrachant sa chaise, tenez-vous debout ; quand on n'a point le moyen d'aller à la promenade, il n'y faut pas venir.

Deux femmes assises près de Neyra, qui avoient été témoins de cette aventure, appellerent la Loueuse & lui parlerent à l'oreille ; Neyra ne remarqua point ce qu'elles firent : mais cette Loueuse revint un moment après lui dire qu'elle pouvoit rester sur sa chaise. Neyra ne douta point que ces femmes ne l'eussent payée, & elle en fut humiliée. Elle s'occupa à considérer ces femmes : elles lui pa-

rurent jeunes, fraîches; leur habillement étoit modeste; leur physionomie respiroit la douceur & la décence la plus scrupuleuse; elles ne parlerent à aucun de ces jeunes gens dont la singularité l'avoit frappée, ou elles les recevoient froidement, quand elles étoient abordées par quelques-uns d'eux. Elles faisoient, au contraire beaucoup de politesses à ces hommes modestes, dont la plupart étoient âgés; elles dirent quelques mots obligeans à Neyra: & après leur avoir répondu de son mieux, elle se disoit, selon sa louable habitude; quelque serment que j'aye fait de ne me point lier désormais, depuis ma maudite vieille, avec les femmes que je rencontre-rois & que je ne connoîtrois pas, je peux bien me permettre de parler à celles-ci, qui, étant jeunes comme moi, ne peuvent point avoir

appris à tromper. Si ma vieille leur eût ressemblé, je n'aurois pas fait certainement tant de sottises.

Neyra ne vouloit leur dire que quelques mots: on reproche aux femmes de s'abandonner au plaisir de parler. Ce ne sont sûrement pas les hommes qui leur font ce reproche, ou ces hommes parlent contre leur propre intérêt. Qui est celui d'entr'eux qui ne perdît au silence des femmes?

Insensiblement la conversation s'engagea; insensiblement Neyra apprit aux deux femmes une partie de ses malheurs: on se doute bien qu'elle y répandit un voile favorable; insensiblement elle finit par leur faire part de son dessein d'entrer parmi les Prêtresses d'Osiris, & plus insensiblement encore des obstacles humilians qui s'y opposoient, dans lesquels les deux femmes comprirent évidemment que Neyra n'a-

voit point d'argent, & qu'elle cou-
roit risque de ne point dîner.

O Ciel ! ne point dîner, dit une
des deux femmes : cette chere en-
fant ! cela tire les larmes des yeux.
Qu'elle est aimable ! peut-on être si
malheureuse & si jolie ? Il faut qu'elle
viennne avec nous, dit-elle à sa com-
pagne, nous parlerons de retraite
après dîné ; y consentez-vous, ma
poule ? ajouta-t-elle sur le champ.
Neyra, dont l'ame étoit pleine, ne
put répondre que par ces mots demi
rompus, qui ne signifient rien, & qui
n'ont aucun sens ; elle suivit ses con-
ductrices, & elles entrèrent chez le
Suisse.

Pendant le repas, les deux fem-
mes se faisoient remarquer tour-à-
tour les agrémens de Neyra. Mon
Dieu ! disoit l'une, qu'elle a de jo-
lies dents ! Mais vous appercevez-
vous ; disoit l'autre, de cet œil en

coulisfe & de ce joli bras fait au tour : & Neyra , que fes aventures n'avoient point défait de l'habitude de rougir , rougisfoit pendant ces éloges. Pour moi, ce qui m'en charme , difoient-elles toutes les deux à la fois , c'eft fa modestie. Quel âge avez-vous , mignone ? Seize ans , répondoit Neyra. Seize ans ! en vérité , voilà qui eft charmant ; le joli âge ! & qu'on eft heureux de n'avoir que seize ans. Neyra , que ces louanges déconcertoient , reparla des Prêtrefses d'Ofiris. A propos , vous nous y faites penfer , dit une des deux femmes , nous avons votre affaire : quant à la pension , qu'elle ne vous inquiete pas. La fille d'Oltane rougisfoit de plus en plus intérieurement de leur avoir des obligations fi mortifiantes pour fa vanité. Le repas , qu'elle commençoit à trouver trop long , s'acheva , & il fut réfolu que Neyra fe-

roit conduite dès le soir même chez les Prêtresses d'Osiris.

Enfin, se dit Neyra, je vais donc être au port ; là il me sera permis de tenter de rentrer dans les bras d'une mere offensée. Hélas ! qui peut voir son sang se repentir, & n'en être pas touché ? je crois que c'est ainsi que pensent toutes les meres.

En ce moment arriverent deux jeunes filles de dix ans au plus, conduites par une vieille esclave. Mes filles, embrassez Mademoiselle, dit une des deux femmes ; ces enfans, ajouterent-elles, en s'adressant à Neyra, sont destinées à la même retraite que vous, lorsqu'elles feront en âge d'y entrer.

L'azyle où fut conduite Neyra étoit hors des barrières de Memphis. Vous devinez assez, poursuivit Ibrahim, de quelle retraite il s'agissoit. Ce fut dans un de ces lieux où le mal est toléré pour

en épargner, dit-on, un plus grand, comme si le vice pouvoit jamais être un bien. Ces odieuses femmes l'avoient vendue à la Supérieure de ce lieu détestable; elles réservoient au même sort les deux victimes, qu'elles n'élevoient que pour les conduire au sacrifice, lorsqu'elles seroient en état d'être immolées.

Neyra découvrit à peine dans quel lieu elle étoit qu'elle y fit un monologue aussi inutile que les précédens, & que par conséquent je ne vous rapporterai point, dit Ibrahim. Vous êtes las de lui voir faire des fautes en jurant toujours qu'elle n'en fera plus. Mais voici le tems où les monologues finissent, & j'ai bien d'autres malheurs à vous raconter,



CHAPITRE XIII.

*ÉPREUVE où se trouve encore Neyra;
& comment elle sort du lieu où elle
est; dans quel endroit elle va ensuite;
ce qu'il lui arrive dans cet endroit;
fin de l'histoire de Neyra,*

IL y avoit quelques heures que Neyra étoit dans ce lieu criminel, lorsque quatre jeunes Egyptiens arrivèrent. Ils sçavoient qu'il y avoit une nouvelle venue; ils la demandèrent. Ils avoient dîné ensemble, & comme on dit volontiers, quand on a dîné, que ferons-nous? le plus voisin, & en même-tems le plus expérimenté d'entr'eux, avoit proposé, faute d'autre chose, cette partie, où il entroit plus de désœuvrement & de curiosité que de débauche. Un

d'entr'eux seulement qui les avoit accompagnés par complaisance pour ne point paroître ridicule parmi des jeunes gens qui le sont eux-mêmes , avoit résolu de les attendre dans le char à la porte du Monastere ; il y avoit à peine été un instant qu'il entendit un bruit épouvantable dans l'intérieur de cette demeure. Il sçavoit que les plaisirs de Vénus étoient souvent ensanglantés par les fureurs indiscrettes des suppôts de Mars ; il pensa que ses amis couroient quelque péril , & il se hâta de voler à leur secours.

Il vit en entrant un spectacle horrible ; il n'apperçut que des visages ensanglantés. Des femmes les cheveux épars , la fureur dans les yeux & les blasphêmes dans la bouche , immodestement renversées au milieu d'un débris de chaises , de tables & de glaces brisées, pressoient de leurs

leurs corps meurtris & sanglans les corps étendus de plusieurs jeunes Egyptiens , sur lesquels elles sembloient acharnées.

Un des Egyptiens s'écrioit : jamais la vertu habita-t-elle dans ces lieux ; jamais des Prêtresses de Vénus se font-elles jamais imaginé d'emprunter ce saint nom. La débauche est leur gloire & l'indécence leur triomphe ; mais , je jure par Orosmade , que je serai vengé des égratignures qu'une résistance hors de vraisemblance a causé à mon visage. En disant ces mots , il cherchoit à se dégager des mains de deux Prêtresses , qui venoient , dans la fureur , de lui arracher une poignée de beaux cheveux blonds dont il s'enorgueillissoit ; il alloit , sans doute , périr victime immolée au beau sexe outragé , lorsque l'homme qui étoit

resté dans le char le sauva fort à propos de leurs mains.

Je te rends graces , dit le jeune homme outragé ; mais je te devrai bien davantage , si tu m'aides à me venger des égratignures de mon visage & de la perte de mes cheveux. Alors son libérateur lui dit : ne l'espère pas. Tu connoissois les dangers de ces lieux ; j'ai consenti à t'y accompagner par une complaisance criminelle ; ainsi n'exige rien de plus ; heureux que cette aventure te serve de leçon : apprens-moi seulement la cause de ce désordre.

Juge donc de ma fureur , s'écria le jeune Memphisien. Tu sçais si jamais je fus sensible aux offrandes de faveurs vénales ; tu sçais si j'attachai quelque prix à un bien prétendu , partagé avec les plus vils hommes. Non , je suis jeune , emporté

par le tourbillon, j'y cede sans m'y livrer. La beauté a par-tout mon admiration, distinguée de mon hommage. Tout Memphis a retenti des charmes qu'avoit apportés en ces lieux une nouvelle Etrangere. J'ai voulu être des premiers à en juger par le rapport de mes yeux ; & je voulois que mes regards fussent le seul tribut que je croyois devoir à des appas mercénaires. Je l'avouerois, la résistance à laquelle, vû l'étiquette de ce séjour, je n'avois pas droit de m'attendre, m'a confondu ; elle crioit, en s'efforçant de voiler des charmes que l'ardeur du combat exposoit sans cesse à mes yeux ; elle crioit : non vous m'ôterez plutôt la jour ; & moi meurtri, déchiré, & qui pis est égratigné, je l'ai laissée & je suis venu me vanger sur la Supérieure des outrages que j'avois reçus. Les Prêtresses ont pris parti dans

la querelle & v'ont imprudemment
ajouté à leurs raisons quelques coups
de poing. J'ai sans doute en ce mo-
ment oublié les égards qu'on doit
aux femmes, quellesqu'elles puissent
être. Je me suis livré à mon ressentiment ; mes amis en ont fait au-
tant , & voilà pourquoi vous voyez
ces Prêtresses échevelées & sanglan-
tes , & moi le visage égratigné &
une poignée de cheveux de moins.

Le libérateur du jeune Egyptien
acheva de calmer le désordre ; & il
dit : je serois charmé de voir cette
vestale miraculeuse. Elle parut , un
voile couvroit sa tête , & on l'en-
tendoit soupirer ; elle eut à peine
fait quatre pas qu'elle jetta son voile
& se précipita à genoux devant celui
qui la faisoit appeller. O sauvez-moi,
s'écria-t-elle , ô Zelnor ! par quel ha-
zard n'êtes-vous pas pendu ? Hélas !
dans quel lieu me retrouvez-vous ?

Zelnor , la conduisant dans un endroit écarté , lui dit : ma surprise doit être égale à la vôtre , mais les momens font chers ; il paroît qu'il s'est passé bien des choses depuis notre séparation ; apprenez-en ce que vous en ignorez sans doute. Ma femme est morte en se lassant de me poursuivre. Oltane , le croirez-vous ? sçait ma passion & elle l'approuve ; le trépas de Nocrater a mis fin aux restes des poursuites intentées contre moi. Oltane ne pleure plus que votre perte , & elle a consenti à nous unir si je vous retrouvais. O malheureuse Neyra ! vos maux font finis , non que j'ose espérer à votre main que j'ai profanée. Le coupable Zelnor n'attend pas tant de félicité ; mais il vivra pour vous rendre à votre mere , & il tâchera de se consoler d'un sacrifice affreux , en pensant qu'il a pu

du moins une fois ne vous pas nuire.

Neyra alloit répondre, & l'on ne sçait pas trop ce qu'elle auroit dit, lorsqu'elle en fût empêchée par l'arrivée du Guet de Memphis. Neyra, comme la première cause du désordre, & les quatre amis furent conduits chez un Officier de Police; il étoit à table; par conséquent les quatre amis furent envoyés en prison, & Neyra au grand Hôpital Général.

Zelnor & ses amis retenus en prison avoient des protections, qu'ils n'oseroient employer; mais ils avoient de l'argent, & leur détention ne fut pas longue. Le premier effet du recouvrement de sa liberté fut de songer à celle de Neyra; il venoit d'éprouver la puissance de l'argent, & il obtint la liberté de la fille d'Oltane.

L'ordre étoit donné de la part des

trente Juges , & il alloit jouir du plaisir de la revoir encore une fois pour ne la plus reperdre , lorsqu'il reçut par un inconnu une lettre scellée avec un cachet informe & bisarre ; il frémit en l'ouvrant : elle étoit tracée en caractères de sang ; elle étoit de Neyra ; voici ce qu'elle contenoit :

» Je vous adresse cette lettre tra-
 » cée de mon sang à la prison , où
 » je vous crois encore , pour vous
 » faire mes adieux , mon cher Zel-
 » nor ; je peux vous donner ce titre ,
 » puisque je meurs ; la dissimulation
 » n'est point faite pour ces derniers
 » instans où l'ame , prête à rendre
 » compte aux Dieux , paroît ce qu'elle
 » est. Je n'ai donc pû éviter cet
 » Hôpital si redouté ; aussi sera-t-il
 » mon tombeau , & mes regards en
 » en sortant ne reverront plus ce

» soleil vers lequel ils n'oseroient se
 » lever ; ce fatal séjour , qui devoit
 » être le dernier de mes maux , en
 » fera le terme. Cet affreux sépul-
 » cre ensevelira ma funeste tendresse
 » & le rigoureux préjugé qui m'em-
 » pêche de la couronner en m'interdi-
 » sant à jamais l'espoir d'être à vous.
 » Je meurs ; je ne vous accuse point
 » de mon trépas cruel ; je doute pour-
 » tant que je me fusse tuée, si je ne vous
 » eusse jamais connu. Mon amour a
 » fait mon aveuglement & mes mal-
 » heurs. Hélas ! je ne me plains pas de
 » leur rigueur par le plaisir que j'ai eu
 » de vous aimer. Je n'adresse mon re-
 » pentir qu'au Ciel que j'ai offensé.
 » Hélas ! pourquoi faut-il qu'un sen-
 » timent créé par lui pour le bon-
 » heur de la vie soit devenu le mal-
 » heur de la mienne. Priez ce ciel
 » qu'il me pardonne d'avoir termi-
 » né cette vie sans son aveu ; mes
 » maux

» maux étoient comblés , & ma foi-
 » bleſſe ne pouvoit plus les ſuporter.
 » Je ne vous informe point des
 » moyens dont je me ſuis ſervi pour
 » me donner la mort ; mille chemins
 » y conduiſent. Adieu , plaignez
 » mon ſort , ſouvenez-vous d'une
 » infortunée qui vous aimoit , & qui
 » meurt en vous adorant. Si vous le
 » répéter eſt un forfait , ce ſera le
 » dernier , & ma mort l'expiera. Hé-
 » las ! ma vie fut un tiffu de fautes ,
 » & mon dernier ſoupir eſt un cri-
 » me.

Zelnor vola au ſéjour horrible
 qui renfermoit ſa chere & malheu-
 reuſe Neyra ; il étoit muni de l'or-
 dre trop tardif qui devoit la lui ren-
 dre ; toute la demeure retentiſſoit
 encore de ce cruel événement ; il
 la vit. Quel ſpectacle ! ſon ſein , ce
 ſein qui jadis avoit fait oublier à Zel-
 nor ſa raiſon , & qui l'avoit rendu

coupable , étoit enfanglanté & couvert de la pâleur de la mort ; il sembloit que Neyra , sans le sçavoir , eût voulu punir la cause innocente de tous ses maux. Dans son désespoir elle s'étoit servi d'un grand clou que ses foibles mains avoient arraché de la muraille. Zelnor ne pouvoit se persuader qu'elle ne respiroit plus ; mais les Médecins de la maison qui devoient s'y connoître mieux que lui , le lui prouverent par de longs argumens auxquels il ne put répliquer.

Oltane sur le bruit que Zelnor avoit retrouvé sa fille , étoit accourue à Memphis ; elle venoit l'embrasser ; elle étoit seule lorsqu'une foule de monde dans sa cour attira sa curiosité. Elle entendit nommer Neyra ; son cœur s'émut à ce nom ; elle vole ; elle voit Zelnor. elle demande où est sa fille ; elle

l'apperçoit toute enfanglantée & les yeux fermés à la lumière ; elle jette un cri & tombe évanouie.

Neyra fut portée dans un appartement pendant qu'on s'occupoit à donner des secours à sa malheureuse mere. Oltane ouvrit enfin les yeux & redemanda sa fille ; on vint lui apprendre qu'elle respiroit encore ; elle vola près d'elle pour s'en assurer par elle-même. En effet , une seconde fois couverte des baisers de Zelnor , baisers autorisés par la circonstance & par ses nouveaux droits, Neyra avoit une seconde fois éprouvé leur influence. Leur chaleur avoit pénétré dans ses froides veines ; elle avoit rallumé les étincelles d'un feu prêt à s'éteindre ; il lui avoit soufflé une partie de son ame , & la mort s'étoit arrêtée contre un obstacle aussi puissant.

La reconnoissance de Neyra &
Pij

d'Oltane fut très-pathétique. La blessure de Neyra n'étoit pas mortelle; Oltane s'étoit dit, puisque ce Zelnor est devenu riche par la mort de sa femme, il est juste qu'il épouse ma fille pour réparer le tort qu'il lui a fait. Zelnor fit si bien de son côté, qu'il prouva encore à Neyra qu'elle devoit l'épouser; alors elle dit, ma désobéissance envers ma mere a causé mes malheurs. Obéissons-lui pour les réparer. Chacun ayant ainsi raisonné de son côté le jour de la célébration du mariage fut fixé, & la cérémonie s'acheva à Mygdol, sans opposition quelconque de la part des Kambados.

Les deux époux disoient : un mariage avec ce qu'on aime est le port du bonheur, & ils le disoient en s'embrassant, sans jamais se lasser de s'embrasser. Il arriva quelque tems après, que les parens de la premiere

épouse de Zelnor plaiderent contre lui pour réclamer les biens d'Akine. Ils avoient prouvé que loin d'habiter avec elle, il l'avoit quittée quelques jours après son mariage ; il eut sans doute gagné son procès contre les parens de sa première épouse, tout puissants qu'ils étoient, parce que sa seconde femme étoit jolie ; s'ils ne se fussent avisés d'employer le crédit de la nièce d'une revendeuse à la toilette qui avoit sa cousine femme de chambre chez la Maîtresse du Chef des trente Juges. Zelnor, comme de raison, perdit son procès, & se vit dépouillé des biens qu'il convenoit au fond n'avoir pas trop légitimement acquis. Alors Neyra & lui disoient quelquefois, un mariage avec ce qu'on aime, a ses peines ; qui s'en seroit douté ? Mais nous nous aimons. Qu'importent à notre tendresse quelques pièces d'or de plus ou de moins ?

Quelque tems encore après, Ol-tane mourut ; ils en espéroient une grosse succession ; ils ne trouverent que de grosses dettes ; les deux époux tomberent dans l'indigence. Zelnor crut remarquer que sa femme étoit vaporeuse & quineuse ; il se disoit, il me semble que toutes les autres femmes ne sont point ainsi. Neyra s'accoutuma de son côté, à trouver à Zelnor un air sombre & un ton grondeur ; ils disputerent entr'eux quelquefois, & trouverent les raccommodemens charmans. Pensant que c'étoit un plaisir de se raccommoder ainsi, ils se brouillerent souvent ; ils le firent tant de fois que le plaisir des raccommodemens s'émoussa ; ils eurent enfin regret de s'être épousés, & Neyra disoit : voilà donc à quoi aboutissent ces mariages d'inclination. C'étoit bien la

peine de faire tant de sottises pour arriver à un pareil port.

Quand Ibrahim eut cessé de parler , le Chinois trouva par politesse cette histoire fort plaisante. Cependant il dit au sage , il me paroît que le stile n'en est pas assez à la mode , & qu'il ne ressemble point à celui de quantité de Romans que j'ai vus entre les mains de quelques esclaves pour lesquels on m'a dit que les Auteurs modernes de Memphis composoient tous les jours de beaucoup plus jolis livres que celui-là.

En ce moment s'avança un grand homme sec dont la physionomie étoit mêlée d'une nuance d'honnête homme & de fripon ; il avoit les yeux égarés , & il marchoit en rêvant. O ! dites-moi , quel est cet homme , s'écria vivement Ismazel à Ibrahim ? Est-ce encore quelque personnage qui ait manqué d'être

pendu? Vous ne vous trompez point, dit Ibrahim. L'histoire de cet homme est aussi extraordinaire que sa figure. C'est encore une victime de l'éducation négligée. Il doit faire frémir les peres qui s'endorment sur cet important objet de la vie, & doit apprendre à leurs enfans qu'on peut être un très-mauvais sujet avec les meilleures inclinations du monde. Ibrahim alloit commencer son récit; le lecteur verra dans la seconde partie ce qui l'en empêcha.

Fin de la premiere Partie.



